

Périodique trimestriel du CESEP ASBL
Mars | avril | mai 2012

n° 89

Centre Socialiste d' Education Permanente ASBL
RPM Nivelles 0418.309.134.

rue de Charleroi 47 1400 Nivelles - tél. : 067/219 468 - 067/890 866 - Fax : 067/210 097
Courriel : secouezvouslesidees@cesep.be www.cesep.be

Belgique — België
P.P.
Bureau de dépôt
1099 - Bruxelles X
6/934

P701314

secouez-vous les idées

Dans ce numéro n°89

Travailler le social : rencontre avec une A.S de choc

Karine Cantoreggi a travaillé longtemps comme assistante sociale de première ligne dans un grand CPAS bruxellois. Forgée dans les quartiers "chauds" au contact des exclus les plus "hards", son approche du travail social est décalée mais c'est ce qui fait son efficacité dans un univers qui est lui-même décalé et rejette les normes de la culture dominante. Par Paul-Henri Content

Le sexe n'est pas qu'une affaire de cul : c'est aussi une question d'humanité

L'intime s'étale dans les médias et sur internet. Cependant, il manque cruellement de lieux d'élaboration collective, de sens autour de ces histoires à la fois intimes et universelles.

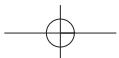
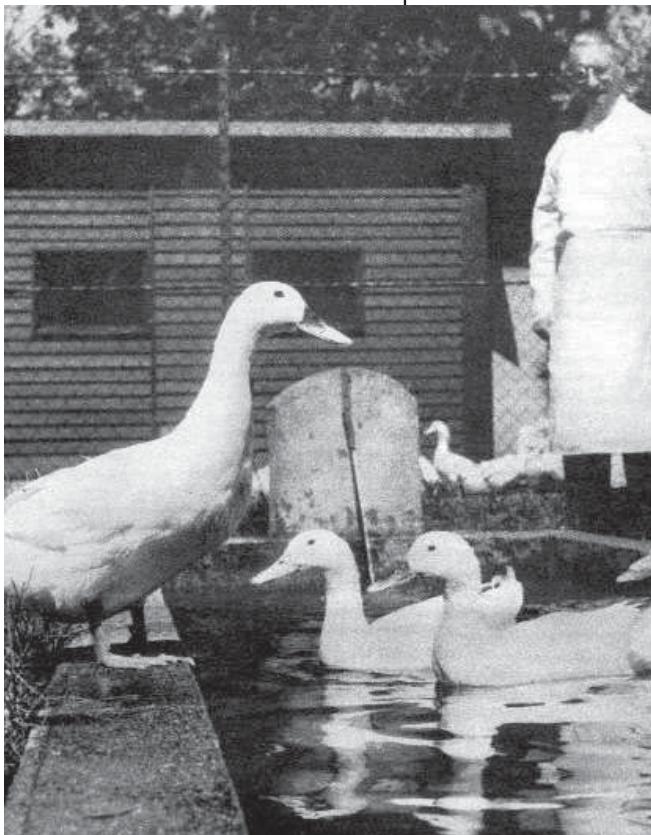
Par ailleurs, l'image sert de vérité. Elle s'offre à tous, envahit nos rues et nos cerveaux voire nous en satire. Pourquoi (d')écrire l'intimité ? Pourquoi la filmer ? Pourquoi l'écrire ? De quel droit ? Comment ? Avec quelles balises ? Par Jean-Luc Manise

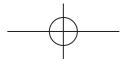
Parcours de formateur : Eric Blanchart par Jean-Luc Manise

Articulation n° 48 :

Dis-moi qui tu chantes : Quand, comment et pourquoi la poésie et la chanson se sont-elles dissociées. Quand, pourquoi et comment se sont-elles retrouvées. Comment et pourquoi la poésie, art populaire et d'expression directe, commun à toutes les civilisations, est-elle devenue, dans nos sociétés une expression élitaire transmise essentiellement par écrit, au point que le monde de la poésie écrite regarde d'un peu haut celui de la poésie chantée. Pour l'animateur socioculturel pourrait-il s'en emparer ? Une initiation à la chanson dite "politique", "engagée", "sociale" Par Aline Dhavré.

Agenda des formations + Nos études 2011





Recevoir notre périodique

Renouvez au plus vite votre abonnement.
Il est valable un an.

Pour connaître sa validité, vérifiez le numéro qui se trouve sur l'étiquette " Abonnement valable jusqu'au n°... " Savez-vous ce qu'il vous reste à faire ?
Il vous suffit de verser 4 € pour les particuliers et 10 € pour les organisations au compte du CESEP n° 877-5094801-83
(avec le n° de l'étiquette ou vos nom et prénom)

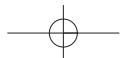
Vos coordonnées figurent dans le fichier des correspondants du CESEP.
La loi sur la protection de la vie privée vous permet de consulter ou de rectifier les données vous concernant dans le fichier ou de ne plus y figurer.

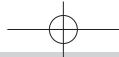
Vous pouvez être tenu informé par notre News Letter, des dates de nos formations. Par ailleurs, le périodique est librement téléchargeable sur notre site : www.cesep.be

Nous contacter

Centre Socialiste d'Education Permanente ASBL
rue de Charleroi 47 à 1400 Nivelles
tél. : 067/219 468 - 067/890 866
Fax : 067/210 097

Courriel : infos@cesep.be
www.cesep.be
Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be





Edito

3

Merci

Alors là, mes amis, oui oui, je peux dire mes amis, chapeau ! Quel élan, quelle générosité, quelle belle preuve d'humanité ! Que vous dire ? Comment vous remercier ? Les mots me manquent. Vous me verriez et vous comprendriez. Je déborde d'émotion, mon cœur bat la chamade, mes mains tremblent. Trois ans mes amis, trois longues années de galère, trente six mois de misère, deux million deux cent trente trois mille huit cents minutes de soucis, de peur et de tristesse, de faim et de froid, balayés en quelques heures de milliers de revers de vos cœurs.

Et toi, général hiver. Toi qui reviens chaque année torturer les plus faibles et amuser les enfants. Toi, sale bonhomme sanguinaire, qui masque sa faux sous des paysages de carte postale, ne devrais-je pas aussi te remercier ? J'hésite. Combien de fois m'as-tu tourmenté, glacé, transi ? Bon, soit, je te le dis : " Merci ". Ton souffle plus insistant, ta morsure plus profonde, un remake de " 1954 " et mes nouveaux amis découvrent à quel point ils étaient aveugles. " Oh, des pauvres qui ont froid !!! ". " Chez eux, dans leurs pénates !!? " " En deux mille douze !!? ". " Et bien ça alors !!! ". " Et ils ont faim !!! ". " Même des bébés !!! ". " Et la pauvrette se meurt !!! " Maudit hiver. Tu leur a ouvert les yeux et le cœur.

En janvier encore, le logis payé, le proprio satisfait, de tout j'étais dépourvu. Me raser ? Avec quoi ? Manger ? Au Resto du Coeur. Me chauffer ? Vous avez vu ce que cela coûte ? M'éclairer ? Deux ampères et trois bougies. Bref, la survie, juste heureux d'avoir encore un toit. Et puis, comme cela, sans crier gare, une déferlante de bonté submerge mon logis. Mon poêle ronronne, j'ai vingt-quatre rasoirs, six bombes de mousse, des couvertures pour un hôpital, des boîtes de choucroute pour une garnison teutonne, un beau manteau " en mouton retourné ". Pour un peu je recevais même un costume Ermenegildo Zegna.

Franchement mes amis, j'ai l'air de faire la fine bouche, je suis un peu moqueur et provocateur mais mon " Merci " est franc et sincère. Vous êtes des chouettes gens. Je ne suis pas rassuré pour autant. L'hiver va bientôt se retirer sur la pointe des pieds et je vous connais. La lumière des beaux jours vous éblouit et la chaleur du soleil vous endort. Vous allez tout oublier ou croire, comme le troubadour, que la misère est moins pénible au soleil.

Votre élan de solidarité restera une belle preuve d'amour. Vous aurez encore, malheureusement, l'occasion de vous manifester, de voler au secours des écrasés sous les décombres, des inondés du réchauffement climatique, des affamés du sud, des chiens perdus sans collier. Je vous propose cependant autre chose. Vous et moi, de concert, pouvons changer tout cela, simplement, juste en prenant un peu de temps. Pour réfléchir, pour agir, pour contrer, pour dire non. Non aux fossoyeurs de l'état providence, non à ceux qui pensent " qu'il suffit de ". " Qu'il suffit de vouloir ". " Qu'il suffit de se lever tôt ". " Qu'il suffit de travailler plus pour gagner plus ". " Qu'il suffit de s'activer pour trouver un boulot ". " Qu'il suffit de flinguer les salaires pour créer de l'emploi ". " Qu'il suffit de virer les bronzés pour que les blancs turbinent ". Non aux chantres du mérite, de la course à la gloire, non aux fanatiques du " Je ", aux intégristes du " Moi ". Vivre, c'est risquer de tomber. Nous sommes tous des trapézistes, tel est notre destin. Nos parents et nous-mêmes avons tissé un filet, de hautes luttes, maille après maille, pour attraper celui qui rate le trapèze. On nous le dénoue, avec forces convictions, des pages entières de mauvaises raisons, de pleins échos de stupides raisons. Celui qui vous parle n'a raté qu'une fois la main du porteur. Il est passé au travers du filet. Vous êtes venus à son secours, comme vous le pouviez, avec vos moyens, ce que vous aviez sous la main. Quand ce sera votre tour, vous serez nombreux étalés là, sur la piste, meurtris, cassés, sans voix, sans allant, sous le grand chapiteau de la vie, dans ses lumières et ses courants d'air. Je crains fort que ce jour là, si rien ne change, trop peu de gens ne descendant des gradins pour vous ramasser. Ils ne le pourront pas. Ou pire, ils ne le voudront plus.

Eric VERMEERSCH
Mars 2012



S o m a i r e

Edito 3

par Eric VERMEERSCH

Balises 5 - 9

**Travailler le social :
rencontre avec une A.S. de choc**

par Pol-Henri CONTENT

Banderilles 10-11

Le sexe n'est pas qu'une affaire de cul
par Jean-Luc MANISE

Articulations n°48 12-20

Dis-mi qui tu chantes...
par Aline DHAVRE

Parcours du formateur 21-22

Eric BLANCHART
par Jean-Luc MANISE

Ailleurs 23

par Daniel ADAM

Agenda des formations [1-13]

Monde associatif - Tout public

Actions, projets et coordination

Nouvelles technologies

Logiciels libres

Sous windows

Demandeurs d'emploi

Bulletin d'inscription [12]

Nos études 2011 [14-15]

Balises

Explorer, anticiper, comprendre, tels des baliseurs, nous posons des repères sur lesquels les professionnels peuvent prendre appui pour construire, conduire leurs actions, exercer leurs métiers.

Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be

Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

Travailler le social : rencontre avec une A.S. de choc

Karine Cantoreggi a travaillé longtemps comme assistante sociale de première ligne dans un grand CPAS de la région bruxelloise. J'ai eu la chance de la connaître dans le contexte d'un groupe de supervision que j'ai mené régulièrement pendant plusieurs années et dont elle était l'un des piliers. Forgée dans les quartiers "chauds" au contact des exclus les plus "hards", son approche du travail social est assez décalée par rapport aux pratiques habituelles, mais c'est ce qui fait précisément son efficacité dans un univers qui est lui-même décalé et rejette les normes de la culture dominante. Intimement convaincu qu'elle faisait un travail d'une qualité humaine exceptionnelle, je lui ai régulièrement donné mon soutien. Pourtant, ses méthodes assez déconcertantes n'ont pas toujours été bien comprises ni par ses collègues, ni par sa hiérarchie. Après une interruption de carrière quelque peu forcée et dont elle a profité pour bien pouponner son dernier bébé, elle vient de reprendre le collier dans une autre institution de la capitale comme responsable de l'accueil. Elle retrouve le monde des sans-abris avec un enthousiasme renouvelé et une détermination toujours aussi solide à secourir le cocotier au sein de sa profession. A mon sens, son expérience mérite vraiment d'être partagée. J'ai pu la convaincre de relever ce défi et d'accepter l'interview qui va suivre.

PHC : Quand on se voyait en supervision je t'ai souvent encouragée à faire connaître ta conception du travail social et je suis heureux que cela puisse se concrétiser grâce à cet interview. Je suis vraiment persuadé que ton témoignage sera précieux pour de nombreux a.s. de terrain, même si certains de tes anciens collègues ne partagent sans doute pas cet avis...

KC : C'est vrai qu'au boulot je n'étais pas toujours comprise dans la manière dont je fonctionnais. En regardant mes notes, je me suis aperçue que ma manière de fonctionner est à l'inverse de ce qu'on nous apprend à l'école sociale. Il n'y a rien que je respecte, je fais tout à l'inverse. Tout tout tout, surtout par rapport aux grands principes.

PHC : On ne peut pas dire que tu sois dans la norme.

KC : Par exemple, un des principes du travail social est de dire : on ne travaille pas dans l'urgence. Moi, travailler dans l'urgence me permet de créer du lien. C'est un des moyens pour moi de sortir la personne de sa situation car quand on est en situation de crise, tout est abattu. Sinon on se dit : oh, avec cette personne là, c'est toujours la même chose, toujours les mêmes demandes. Eh bien, quand la crise est là, cela change.

PHC : Quand la crise est là, les masques tombent et on peut parler plus vrai.

KC : Tout à fait. Autre grand principe : garder la distance. Il est important de garder la distance, de vouoyer les gens. Or pour moi, le tutoiement, c'est un outil. Avec les sans-abris, le vouvoiement, c'était perçu comme une violence, une vexation. Je suis une interventionniste. On est dans l'injonction. On dit : ils doivent être autonomes. Si tu intervien, tu vas bousiller cela. Or moi, j'interviens. Je vérifie s'ils ont fait tel truc, je vérifie comment ils vont, je vais chez eux lorsque je sens que quelque chose ne va pas, je les interrope. Quand quelqu'un me dit que quelque chose ne va pas, je prends mon téléphone, je mets des choses en place et cela c'est important pour les gens. Déjà là on est dans des choses différentes par rapport aux principes du travail social.

PHC : Je pense vraiment qu'avant de pouvoir devenir autonome, il faut d'abord se sentir en sécurité. Avant tout reconstruire de la sécurité, de la confiance, n'est-ce pas là finalement la base de ta méthode ?

KC : Ma méthode ? Ma méthode, ce n'est pas seulement de déroger aux principes, mais c'est de changer les principes. Je les change car avec ce public qui est vraiment en souffrance, qui a souvent connu une enfance sans normes, tout est à tisser. Avec ce type de public, cela marche très bien. La confiance s'installe. Ils me disaient : " lorsque vous nous dites quelque chose, on sait que c'est pour notre bien. Quand les autres le disent, on a l'impression que c'est pour nous faire chier ". Les principes doivent être au service des gens, sinon, cela ne fonctionne plus.

PHC : Tout à fait d'accord. Pour moi c'est un métaprincipe essentiel que je n'arrête pas d'enseigner dans mes formations.

KC : En fait, consciemment ou inconsciemment, les gens ne viennent pas nécessairement au CPAS pour chercher de l'argent. C'est plus facile de dire qu'on vient pour demander 20 € que parce qu'on se trouve dans le désarroi. J'étais très dégue qu'on ait voulu supprimer cette possibilité d'avancer de l'argent. C'était l'outil, la motivation première à partir de laquelle on pouvait créer le lien, au point même qu'à la fin, l'argent devenait tout à fait secondaire.

PHC : Oui, quelque part la demande matérielle n'est qu'un prétexte pour prendre contact, une porte d'entrée plus facile à ouvrir dans un premier temps.

KC : Dans le concret, ils n'ont pas les mêmes codes que nous, pas les mêmes besoins. Notre pyramide des besoins, trouver un logement, manger à sa faim ne tient pas la route chez un toxic. Il y a d'abord un besoin de réassurance, d'écouté. Lorsque quelqu'un vient au CPAS, qu'il sonne, qu'il demande à être reçu, c'est plus important pour lui d'être entendu, de ne plus être seul dans sa souffrance que de recevoir une tartine.

PHC : D'abord être reconnu et être rejoint dans le merdier qu'on traverse.

KC : Oui, et puis il faut comprendre leur contexte. S'ils ont emprunté 50 € et que le prêteur leur dit : " si demain je ne récupère pas l'argent, je te casse la gueule ", que vont-ils aller inventer au CPAS pour avoir l'argent ? Qu'ils en ont besoin pour manger ? Lorsque tu es suffisamment en confiance avec les gens, ils osent en parler. Ils te disent " j'ai une dette ". Et puis il y a l'honneur, les codes de la rue. C'est important de pouvoir garder la tête haute. Et cela marche. J'avais les dossiers de réfugiés pour lesquels je me retrouvais tout le temps en comité à défendre leurs demandes. Ce n'était pas des profiteurs. Dès qu'ils ont eu leurs papiers, ils ont trouvé du boulot et ils sont partis.

PHC : Quand on loupe le contexte on tombe beaucoup plus facilement dans le jugement, ce qui ne facilite pas la relation de confiance bien évidemment.

KC : On disait souvent de moi : elle est laxiste. Non. La pratique montre que quand tu es soutenant, tu peux amener beaucoup plus de changements et amener plus de résultats. Tu n'as pas la preuve que ce qu'on te dit est vrai, et ce ne l'est peut-être pas mais tu sais que derrière, il y a une situation de souffrance que tu dois prendre en compte. Il faut tisser du lien, rentrer dans ces univers pour faire du bon travail.

PHC : En matière de relations humaines, s'attacher rigidement à la lettre risque parfois de tuer l'esprit. Ce que certains considèrent comme du laxisme, d'autres appellent ça l'intelligence du cœur et cela n'empêche en rien la fermeté quand elle est justifiée. Mais pour en revenir à ton approche, ne serait-ce pas intéressant de

s'essayer à la modéliser question d'en faciliter un peu l'appropriation ?

KC : Est-ce que c'est modélisable ? C'est difficile d'introduire une méthode, de modéliser car dans les CPAS, certains ne partagent pas ces valeurs. Les travailleurs sociaux ne sont pas nécessairement preneurs d'une piste pour une autre méthode que celle qui est en place. Le travail social est un peu paternaliste. Si on fait attendre les gens, on entend souvent " ils n'ont que cela à faire ". On sent ce besoin de créer un fossé, de garder le pauvre à distance. Les travailleurs sociaux ont un salaire. Pas les bénéficiaires des CPAS et on le leur fait bien comprendre. Je me souviens d'un cas, celui d'un toxic. Une collègue me dit : " celui-là, il n'arrive jamais à l'heure mais j'ai trouvé le truc, je lui ai dit : maintenant, si tu veux ton argent, tu dois arriver à l'heure. " " Et alors ? ", j'ai dit. " Alors, cela fait trois mois qu'il n'est pas venu. " J'ai dit : " c'est intéressant, quel était donc l'objectif ? " " Ben, qu'il soit à l'heure. " " Bon, et est-ce que cela a marché ? " Elle se rendait compte avec la question du non sens de la situation qui consistait à priver quelqu'un d'argent, donc de moyen de subsistance, pour le faire arriver à l'heure. Mais il est incapable d'arriver à l'heure car il est toxicomane, il est malade, il est dans la rue. Alors, pourquoi imposer des conditions qui font qu'il ne vient même plus chercher de l'argent ? Elle met la barre tellement haut qu'il ne vient même plus chercher son argent ! L'assistant social reste dans son monde. Il ne comprend pas que respecter un timing, ce n'est pas facile pour eux. Que c'est trop dur, que cela les fait fuir. C'est tout sauf les amener à devenir autonomes, à respecter les règles de vie en société. C'est beaucoup trop, beaucoup trop vite. Ce n'est pas cela le sens du travail social. Il faudrait voir le travail social sous un autre angle, sous un autre prisme, retourner la lorgnette et repartir du centre, tout retricoter au départ de l'individu. Il faut accompagner l'autonomie, mettre en place des processus d'insertion sociale et professionnelle, travailler sur les transitions, sur les relais : cela ne se fait pas en un jour.

PHC : Comme je le disais tantôt, pas d'autonomie sans sécurité intérieure et pas de sécurité intérieure sans sécurité extérieure, c'est-à-dire sans protection. Tu parlais de la pyramide de Maslow, il m'arrive souvent de penser qu'on pourrait la réduire à ces deux besoins fondamentaux : protection et autonomie, la satisfaction du premier étant passage obligé vers la satisfaction du second.

KC : Je ne comprends pas l'efficacité des principes qui sous-tendent le travail social. Ou alors, ce sont les écoles qui n'expliquent pas très bien, ou alors, ces principes ne sont pas adaptés à la réalité. C'est aussi une question de facilité chez certains travailleurs sociaux qui prennent ce qui leur convient. Il y a beaucoup de peur dans le chef des travailleurs sociaux. Face à certains types de publics, certains se barricadent derrière ces pratiques là. Pas pour en faire un minimum parce qu'ils sont fainéants mais parce que cela les interpelle. Parce qu'ils ne savent pas comment faire, parce ce n'est pas gai. Alors on dit : " il ne sent pas bon, il est agressif, on ne comprend pas ce qu'il dit. " Mais en fait, on ne sait pas comment accueillir sa demande. On a peur de se faire engueuler par l'institution pour une avance de 50€ que le type va claquer 10 minutes plus tard pour se défoncer. Les travailleurs eux-mêmes ont beaucoup de mal à s'excuser quand ils sont en retard. Alors cela part vite en

vrille et la relation n'est pas bonne, il n'y a pas de confiance. Il y a un rapport de pouvoir.

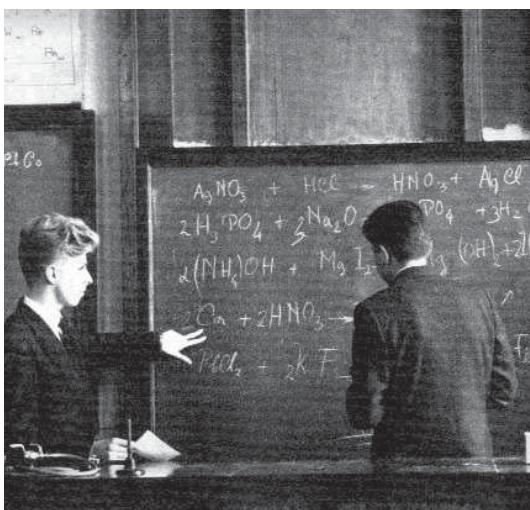
PHC : Tu veux dire que quand un a.s. est à côté de la plaque et adopte une attitude de domination, c'est souvent basé sur sa peur ou sa culpabilité, c'est pour se protéger et pas pour blesser ?

KC : Oui et d'ailleurs, le revers de la médaille quand tu crées une relation de confiance comme moi je le faisais, c'est que tu es responsable, tu ne peux pas lâcher le coup comme cela. Cela engage. Avec deux ou trois dossiers "chauds", tu es toujours sur le grill. Quelquefois, il fallait pouvoir dire : "écoute, aujourd'hui, je ne me sens pas bien, je ne saurais pas te recevoir."

La pression est importante. Or des soupapes comme la supervision ne sont pas obligatoires. Pourtant, c'est essentiel.

PHC : Je dis toujours à mes étudiants que sur le terrain humain notre premier outil c'est nous-mêmes et que, si nous voulons faire du bon travail, nous devons prendre soin de notre outil. Par contre, ce n'est pas parce qu'on est un outil qu'on est une machine et ça me fait penser à ce que tu appelles la stratégie du mister cash.

KC : Ah oui, la stratégie du mister cash. En fait, les a.s. ont souvent l'impression d'être un mister cash. Très régulièrement, nous étions confrontés à des demandes d'aide financière conséquentes et répétitives, alors que le manuel de travail social nous expliquait qu'il convenait de ne pas trop donner par crainte du sur endettement, par crainte d'enfoncer plus encore les bénéficiaires. On arrivait donc à une spirale : plus la personne est dans le besoin profond lié à son mode de vie, plus on lui refuse l'argent en disant que c'est pour son bien. C'est difficile à comprendre, donc cela crée des tensions. Alors moi je faisais l'inverse. Je donnais en insistant sur les conséquences



probables des demandes et en ne dépassant bien sûr jamais les limites qu'on ne pouvait pas franchir dans l'institution. Avec le temps, quand les personnes revenaient et que ce que j'avais pressenti s'avérait exact, alors je pouvais adopter d'autres stratégies que le mister cash pour les aider à en sortir. A ce moment là, les personnes, au fond d'elles-mêmes, sont avec toi et elles peuvent entendre tes arguments car ils sonnent juste, ils sont justes.

PHC : Tu peux nous donner un exemple concret ?

KC : Bien sûr. Appelons le Maxime. Il venait d'un autre CPAS, de Charleroi. Avec une vie vraiment très très dure. Prison, une maman suicidée alors qu'il avait 5 ans. Il sortait d'un coma. Il s'était fait trépaner car son frère lui avait cassé le crâne à coup de pompes quand il avait la tête dans le caniveau. Il avait quitté Charleroi pour Bruxelles. Quelque temps après son admission, il vient une première fois pour demander 20 €. Puis une deuxième fois la semaine suivante. Puis une troisième fois. Je lui dit : "si je te les prête, cela fera 60 €. Tu vas commencer le mois suivant avec 540 € au lieu de 600 €. Si on décompte ton loyer, etc tu ne vas déjà plus t'en sortir. Tu vas encore devoir revenir et revenir, tu vas t'enfoncer. C'est pour cela que cette semaine, cela ne sera pas possible. Je sors du cadre, je ne peux pas dépasser ce montant". Alors il me dit : "ok, je ne bouge plus de ce bureau, vous pouvez appeler les flics". Je dis : "alors moi non plus je ne bouge pas de ce bureau. Et non, je n'appellerai pas la police. Tu sors de prison. Tu as suffisamment de problèmes comme cela et la situation que l'on est en train de vivre ici n'est pas suffisamment conséquente pour appeler la police". Alors je vais appeler le chef". Je lui dis : "tu peux le faire, il est à côté. Mais à ta place, je ne le ferai pas. Cela fait trois fois que tu demandes de l'argent. Et tu ne veux pas quitter le bureau. Tu vas être mal perçu. Lorsque tu auras une vraie demande, on dira : "oui, c'est celui qui a déjà demandé de l'argent plusieurs fois, et qui ne voulait pas sortir du bureau". Je ne le ferai pas à ta place. Mais écoute, je ne sais pas où est le problème, à quoi sert l'argent mais on peut réfléchir ensemble à une solution. La semaine prochaine, on peut faire le paiement en deux fois pour que tu aies encore quelque chose à la seconde quinzaine. On peut faire un petit plan de remboursement". Le lendemain après-midi, j'ai trouvé un papier qu'il avait déposé là-bas. C'était une demande de prise en charge au centre LAMA. J'ai pris cela comme un message. J'ai compris : voilà où est passé l'argent, il a servi à acheter de la drogue. J'ai compris : j'ai besoin d'en parler. Comme je suis interventionniste, je suis allée chez lui. Il était en train de se défoncer. Il avait encore l'aiguille dans le bras. J'ai parlé un petit peu avec lui, tranquillement. Je lui ai demandé comment cela allait, je lui ai dit de faire attention à lui. J'ai parlé d'un peu de tout. Le lendemain il est arrivé à mon boulot et il m'a dit : "écoutez, je suis vraiment lamentable, je me sens mal de m'être montré comme cela devant vous, une aiguille dans le bras, avec le garrot. Je vais arrêter, je vais faire des démarches". Et il a fait des démarches. Il a réussi un sevrage à la méthadone et il a trouvé du travail. Il a assuré pendant plusieurs années et s'est même engagé dans une relation de couple qui a pu fonctionner quelque temps. Malheureusement ça s'est mal terminé. Sa petite amie l'a laissé tomber, ce qui l'a fait sombrer de nouveau dans la drogue et il est mort d'une overdose.

En général les toxicos sont très fragiles psychologiquement et ils ne supportent pas les ruptures. Ils ne savent pas, comme nous, faire face aux difficultés de la vie et ils recommencent à consommer pour fuir leur angoisse d'abandon. Malheureusement quand ils replongent après une longue période de sevrage c'est parfois fatal. Mais bon, cela a amorcé un changement, une élaboration de stratégie, une complicité dans la recherche d'un mieux vivre qui va souvent plus loin que ce que tu peux croire au départ. J'étais déjà contente qu'on puisse élaborer ensemble une stratégie financière mais cela a été beaucoup plus loin.

PHC : Tu sais, il a sans doute vécu plusieurs années de plus grâce à ton intervention. Ceci dit, ton exemple montre bien que d'abord donner quelques fois peut être un choix éducatif délibéré. C'est une manière de créer du lien, d'établir la confiance qui te permet de devenir crédible quand tu commences à attirer l'attention sur les conséquences éventuellement négatives de comportements foireux. En fait c'est un investissement relationnel qui peut conduire beaucoup plus profond dans le processus d'autonomisation. De nouveau là tu bouscules les repères habituels.

KC : Bien évidemment, pourtant c'est porteur. Autre avantage de cette méthode : la fois où tu dis non, tu peux argumenter. Tu peux exiger par exemple de récupérer une garantie locative qui est soi-disant perdue alors qu'on s'est cassé la tête avec le président pour l'obtenir et l'avancer et que c'était pas rien. Tu peux rappeler à la personne à ce moment là tout ce qu'on a déjà fait à son égard et que là il doit prendre ses responsabilités par rapport à la " perte ". Alors, tu vois que la tension diminue et finalement la colère retombe comme un soufflé. Le gars se rend compte que si tu dis non, c'est argumenté. Cela m'a toujours permis d'éviter les conflits. Et puis les usagers ont si peu de normes que, petit à petit, je suis un peu devenue leur norme. A côté d'autres travailleurs sociaux qui avaient un discours parental et avec qui la relation était faussée, entre nous c'était un discours vrai, plus transparent, où les choses étaient dites.

PHC : Ici on voit clairement que tu es loin d'être laxiste et que, quand la situation le demande, tu vas mettre des limites que non seulement ils peuvent accepter, mais qu'ils vont même parfois intérioriser. Là, à mon sens, tu fais vraiment du travail de fond.

KC : Ils disaient : les autres du CPAS, ils rentrent chez vous et ils veulent faire la loi. Karien, elle rentre chez vous, elle vous laisse faire et donne des conseils. C'est très utile avec des personnes qui ont le code de la rue. Tout cela est très codifié. Autre cas : quelqu'un qui n'avait pas de domicile et qui passait d' a.s. en a.s. Chaque fois qu'on faisait une visite, c'était un faux. Un jour, j'en fais une et je lui dis : " j'ai vu ton dossier. Depuis que tu es au CPAS, tu n'as jamais eu d'adresse, que des trucs fictifs. Mais bon, OK. Tu restes chez moi jusqu'à ce que tu aies un travail et un logement. Je te garde, assieds-toi, on va travailler ensemble. " Cela a marché pendant des années, il a travaillé quelques mois. Par contre, une fois qu'il a dépensé sa garantie locative, il n'est plus venu mais sa copine m'a téléphoné

en disant qu'il faisait des cauchemars de moi. J'étais pas très contente. Alors il m'a engueulée : " je rêve et je fais des cauchemars à cause de vous. " En fait, j'étais devenue la femme qui dans sa tête disait : " tu ne peux pas dépenser l'argent du CPAS ! " A ses yeux, je représentais l'institution.

PHC : Oui mais l'institution intériorisée venant compléter un système de normes initialement défaillant, pas l'institution castratrice contre laquelle on se révolte. Quelque part c'est structurant pour le jeune car ça restaure une conscience morale. Or il n'y a pas d'intériorisation sans attachement et il n'y a pas d'attachement sans relation proche et aimante. Bien sûr en matière de travail social c'est indispensable de maintenir une certaine distance affective mais ce n'est pas pour ça qu'il faut rester froid et insensible. Au contraire il faut pouvoir créer un véritable lien et on ne peut y arriver qu'en travaillant aussi avec son cœur. Ça non plus, en général, on ne te l'apprend pas à l'école sociale.

KC : Fonctionner comme cela c'est pourtant tout gagnant. C'est tout gagnant pour l'institution de permettre d'avoir une relation comme cela avec les usagers. Elle en retire un bénéfice dans la mesure où ces gens n'ont jamais eu un bon rapport avec l'institution : ni à la maternelle, ni en primaire, ni à l'école secondaire, ni en prison : c'est l'histoire d'un échec catastrophique.

Et là, avec ma manière de travailler, entre ces personnes là et l'institution, cela marchait. On pouvait trouver une alliance car je représentais l'institution. Et c'est aussi important pour la société car si tu peux être bien avec un CPAS, tu peux être bien avec un employeur et ainsi de suite : c'est le début de la socialisation. Mais bon, c'est difficile à admettre pour cette institution, car on n'a pas toujours les mêmes valeurs.

PHC : Pourtant, la valeur qui est au centre du travail social, c'est la dignité humaine, la reconnaissance de la valeur essentielle de chacun quel que soit son parcours, son statut, son niveau de réussite sociale ou professionnelle. Je pense que beaucoup d'a.s. seront d'accord avec cela. Mais c'est une chose d'adhérer en théorie et c'est tout autre chose, quand on travaille avec des grands paumés, de traverser la rue pour aller les rejoindre sur leur trottoir et être capable de rentrer dans leur monde et toi tu faisais cela très bien.

KC : Je représentais un cadre dans lequel ils pouvaient se retrouver. Petit à petit, ils s'appropriaient mes conseils. J'aime sourire intérieurement. Dans mon mode de fonctionnement, il y avait beaucoup d'humour : c'était une forme de jeu entre eux et moi. J'ai toujours fonctionné avec beaucoup d'humour et de jeu.

PHC : C'est une autre de tes grandes forces, de même que ton authenticité d'ailleurs.

KC : Je prends toujours soin de nommer les choses. J'appelle un chat un chat. Je parle très vite de la toxicomanie. Les travailleurs sociaux ont du mal à parler de la violence, de la

prison de la toxicomanie, des comportements suicidaires. J'essaie dans les moments de crise, de détresse, de très vite nommer les choses : cela fait mal mais cela permet, en arrivant tout de suite à l'essentiel, de se sentir compris et de pouvoir parler car tu ne parles pas de cela facilement. Dans le quartier, ils n'ont pas de psy, ils n'ont pas de copines : ils sont entre mecs quoi. Et entre mecs tu ne dis pas que le soir tu as peur. En prison, on est en sécurité, on a les codes. Je me souviens de quelqu'un qui a été en prison depuis l'âge de 17 ans. Je lui ai dit de téléphoner dans un centre de formation pour prendre rendez vous. C'était trop dur. Il m'a dit : "en prison, je suis un caïd." "En prison, il est en sécurité, il a tous les codes et il est un caïd." Il a 37 ans. Depuis l'âge de 17 ans, il a été en liberté 3 semaines. Dès qu'il ressort, il retombe, il ne sait pas vivre à l'extérieur.

PHC : Tu avais l'art d'alimenter la bande porteuse comme on dit en communication, ce qui ouvre à échanger une parole vraie et à oser prendre le risque de se montrer vulnérable.

KC : Quand j'allais voir quelqu'un chez lui, dans les familles, je prenais des nouvelles de tous, même des notes du gamin de 13 ans. J'intégrais tout, la famille et tous les paramètres. Je n'avais pas vraiment d'horaire, je passais des bons moments avec les usagers dans mon bureau et ils m'apprenaient des choses : comme cela se passe dans le quartier, comment on se débrouille en prison. Il y avait toute une dynamique. C'est comme cela que j'ai appris les codes de la rue.

PHC : En systémique on appelle ça l'affiliation au système et quand on s'affilie au système, en général il vous rend bien et il vous enseigne ce qui peut l'aider à évoluer.

KC : Ce n'est pas facile pour l'institution de voir la rentabilité de ce processus qui, au départ, permet de s'appuyer petit à petit sur la réussite de ceux qu'on accompagne. De comprendre le principe de réciprocité, d'accepter de recevoir un savoir. La clé fondamentale est de créer un lien de confiance, de voir la beauté des gens, leur potentiel. En même temps, je suis très exigeante. On fait des plans : trouver un boulot, trouver un appartement. Dans l'humour, on travaille.

C'est important d'accompagner. Je me souviens d'une demande à la présidente pour une garantie locative. Je savais que cela allait être non. Or il lui fallait l'argent. Il s'est fait tout un film. J'ai attendu durant deux heures avec lui dans la cour. Je savais que cela serait non. " Si c'est non, je lui défonce la gueule, je lui pique son argent, je mets le feu ". Je répondais : " mais non, il faut trouver une autre solution, sois raisonnable. " Pendant deux heures on a fonctionné comme cela. A la fin, on a eu la décision et c'était non. Je lui ai dit : " écoute, tu veux que je t'aide, que je téléphone pour une maison d'accueil ? " " Non, il m'a dit, ok, c'est bon, tu as déjà attendu deux heures avec moi. " Le fait d'avoir fait cela lui avait fait oublier que c'était moi l'agent du CPAS qui me ralliait à la décision du non, mais qui l'avait accompagné. C'est cela qui marchait bien.



PHC : Cela me rappelle ce que disait un vieux maître zen que j'aime beaucoup : " le plus beau cadeau que vous puissiez faire à quelqu'un c'est votre vraie présence ". N'est-ce pas là finalement la clé de toute véritable relation d'aide : être avec, accompagner sur le chemin ?

KC : Oui sûrement. Moi, dans un premier temps j'accompagne pour montrer, pour guider, sans dire que j'accompagne. Je le fais avec eux jusqu'au moment où ils n'ont plus besoin de moi pour le faire. Contrairement à ce que certains disent, on ne crée pas une dépendance en accompagnant les gens, en leur donnant la main. On leur donne une confiance qui va leur permettre de lâcher la main : ils ont bien d'autres choses à faire que de tenir la main de leur a.s. J'aime me rendre inutile, mais cela prend du temps.

Pol-Henri CONTENT
Ces propos ont été recueillis avec la collaboration
précieuse de Chantal DRICOT

10 Banderilles

Banderilles plante ses questions dans les pratiques de formation en Education Permanente. Ouvrir régulièrement le débat pour permettre aux formateurs d'y puiser des éléments de réflexions. Méthodes et déontologie ne se suffisent pas à elles-mêmes si elles ne sont pas assorties d'un questionnement éthique.

Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be

Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

Le sexe n'est pas qu'une affaire de cul : c'est aussi une question d'humanité

Le caractère obscène est-il seulement d'ordre sexuel ?

A partir de quand parle-t-on de pratiques obscènes ? Qu'est-ce qui est décent ? Qu'est-ce qui est indécent ? Avouable, inavouable ? Montrable, pas montrable ? Où et comment cela se passe-t-il dans la société ? Autant de questions que nous avions abordées dans un dossier articulation consacré à l'obscène¹. Nous avons voulu aller plus loin dans la réflexion en nous associant à la Fédération Laique de Centres de Planning Familial, le Centre Vidéo Bruxelles-Vidéo Education Permanente et le Groupe Santé Josaphat.

En effet, ces derniers mènent depuis de nombreuses années une réflexion sur l'utilisation de l'outil audiovisuel et de l'image dans les animations à la vie affective et sexuelle. Interroger le caractère obscène des pratiques de formation et d'animation est d'autant plus essentiel et difficile que nous sommes dans un contexte où l'intime s'étale dans les médias et sur internet. Par ailleurs, il manque cruellement de lieux d'élaboration collective, de sens autour de ces histoires à la fois intimes et universelles. Aux côtés du divan et de l'église, il est nécessaire, urgent d'aménager des lieux de réflexivité partagée. Par ailleurs, l'image sert de vérité. Elle s'offre à tous, envahisse nos rues et nos cerveaux voire nous en satire. Nous n'avons pas tous les clefs de lecture pour la décoder et cependant une image par un propos juste, fort, puissant suscite l'émotion, la curiosité, l'étonnement. Elle libère la parole.

Jeudi 13 octobre, Maison des Cultures et de la Cohésion Sociale de Molenbeek. Dialogues sur les rapports intimes. Aux commandes de l'animation, Claire Frédéric, formatrice au Centre Socialiste d'Education Permanente. Autour de la table, Anne-Marie Trekker et Jean-Michel Carré. Les sujets : une jeune femme qui se met à nu dans un livre et une assistante sexuelle enlaçant un handicapé. Les objets : un livre et un documentaire. Pourquoi (d)écrire l'intimité ? Pourquoi la filmer ? De quel droit ? Comment ? Avec quelles balises ?

Anne-Marie Trekker est auteure, sociologue-clinicienne, animatrice de tables d'écriture en histoire de vie, Editrice de Traces de

vie. A côté d'elle, le livre de Caroline Theunissen : Anorexie : quand l'ange devient démon. Un livre cadeau, très intime, fait à son amoureux. Jean-Michel Carré est réalisateur de films documentaires et Directeur de la maison de production " les Films Grain de Sable ". L'intimité humaine, il la pratique par l'image depuis plus de 40 ans. Aujourd'hui à l'affiche, un extrait de son dernier documentaire : Sexe, amour et handicap. Après Galères de femme (1993), les Trottoirs de Paris (1994) et les Travailleu(r)s du sexe (2010), Jean-Marie Carré nous plonge tout en douceur dans l'univers on ne peut plus tabou de la sexualité des handicapés.

Creuser dans l'intimité

Claire Frédéric : "Il manque cruellement de lieux collectifs de réflexion sur le sexe qui n'est pas, comme le dit bien Marcel Nuss, qu'une affaire de cul. C'est aussi une question d'humanité, un rapport au monde. J'aurais envie de demander à Anne-Marie Trekker et à Jean-Michel Carré pourquoi ils s'intéressent à l'intimité des autres ? Et en quoi ils trouvent légitime de traiter celle-ci sous la forme d'un livre ou d'un film ? Quelle est la limite qu'ils ne dépasseront pas ? Pourquoi passer par l'image ou par le texte ?

Quand la parole fait plouf

Anne-Marie Trekker : (D)écrire l'intime, c'est partager avec l'autre ce qui reste de plus mystérieux en soi. C'est parfois tellement effrayant qu'on a besoin d'une médiation -l'écriture, la vidéo- pour communiquer cette part d'ombre et de lumière qui est en nous. Le livre de Caroline Theunissen en est un bel exemple. J'ai découvert le texte de ce récit dans ma boîte aux lettres. Caroline l'a rédigé en une semaine, à destination de son amoureux. "Quand je me disputais avec maman", explique-t-elle, je lui écrivais un petit mot. L'idée de ce texte m'est venue il y a 2 ans quand mon amoureux m'a dit que j'étais insaisissable, mystérieuse. Durant une semaine, j'ai écrit pour expliquer ce que je ressentais. L'idée n'était pas d'être publiée mais de me faire comprendre. Le style en écriture, c'est du corps. Je trouve les choses tellement plus belles quand elles sont écrites au lieu d'être dites. Cette sublimation par la mise en forme, c'est le

livre. La parole fait plouf, l'écriture introduit une distance entre elle et son interlocuteur. Il y a des passages de mon livre que je ne saurais pas lire. Il y a une distance. Mon livre est un cadeau d'amour et de libération. Il m'a finalement libérée".

La médiation de l'écriture

Et Anne-Marie Trekker de s'interroger sur la relation à l'autre à travers l'écrit : " Qu'est-ce que l'écriture ? Qu'est-ce que la médiation par l'écriture apporte et permet ? Elle vient mettre une distance symbolique à travers le papier. Une juste distance par rapport à l'autre. A l'autre en face de soi, mais aussi à l'autre universel, à l'humain. Parfois, la parole n'est pas possible : il faut un intermédiaire pour toucher l'être dans son intime. C'est l'écrit. Un écrit qui ne doit pas se faire dans n'importe quelle condition. Il y a eu dans le cas de ce livre tout un accompagnement et une distance. Accompagnement des parents qui ont lu le texte. Accompagnement de ma part afin de mettre en place des protections qui débouchent sur des permissions. Il a fallu de la distance aussi. Distance par rapport au temps : le processus de publication a pris 6 mois. Distance par rapport au lecteur : Caroline écrivait, puis son amoureux lisait. Puis elle écrivait, puis son amoureux lisait. Distance par rapport à la langue, aux mots : il faut forger un style, trouver un ton. Distance par rapport au public : se raconter n'est pas se livrer totalement, c'est exposer une partie de soi, pas tout soi. Il y a enfin la question de la vérité et du mensonge : pourquoi écrit-on ? Pour l'autre ou pour soi ?".

Sexe, amour et handicap

Avec Sexe, amour et handicap, Jean-Michel Carré parvient à traiter de façon naturelle, sensible, respectueuse et complice du désir de sexualité des personnes handicapées. Il réussit à montrer des images érotiques sans mettre le spectateur en position de voyeur. Il dévoile une réalité crue - certains des handicapés n'ont pas la capacité physique de se masturber - et une solitude extrême face à la difficulté d'oser parler de sa sexualité. Dans ce documentaire, on découvre cette jolie jeune femme, clouée en chaise roulante, qui veut connaître au moins une fois dans sa vie la peau d'un homme à ses côtés. Ou cet homme qui a dû attendre 42 ans avant d'avoir, à la place d'un trou noir, " un rayon de soleil dans la tête ". Jean-Michel Carré : " Lors du tournage des travailleuses du sexe, une prostituée m'a parlé d'un de ses clients handicapés qui était obligé de passer par des prostituées. Je l'ai rencontré. Il m'a raconté son histoire, ses désirs, comment il les assouvissait avec des prostituées, subissant des abus, des vols, jusqu'à ce qu'il en trouve une qui accepte son handicap. Il m'a dit : " Fais un film s'il-te-plaît ". Voilà comme le projet démarre. Il y a la volonté de poser des questions qui dérangent, de briser le silence sur des questions tabous et il y a les gens qu'on rencontre. Des personnes qui considèrent le cinéma comme un outil extraordinaire de diffusion et de sensibilisation".

Prendre son temps

A partir de là, tout devient clair. C'est un contrat d'échange. Eux m'apportent, m'enrichissent énormément. Et moi j'ai la responsabilité de faire le plus beau film possible, un film qui va changer les choses. En France, plus de 2 millions de personnes ont regardé Sexe, amour et handicap, même avec une diffusion à 23 heures. C'est la force du cinéma, un cinéma volontairement proche du réel dans sa forme documentaire. Dans le tournage,

il n'y a pas de barrière. Il y a une confiance, un respect, une déontologie. Surtout il faut prendre son temps. Rentrer petit à petit dans l'intimité des personnes qui vont, non pas oublier mais intégrer le fait qu'on filme. Après, c'est au montage que l'on sera amené à réduire certaines choses. Il ne faut aller ni trop vite ni trop loin. Plus on touche de gens, plus on touche les gens et plus on est obligé à faire attention. Le but est que les spectateurs soient encore là 1h30 plus tard. Si vous y allez tranquillement, petit à petit, le spectateur commence intellectuellement à comprendre la situation, à passer de l'autre côté, du côté des handicapés".

Libérer la parole

" Et puis il y a les projections, les débats, que je multiplie comme à cette occasion. J'ai débattu des heures et des heures dans des endroits institutionnels, dans des écoles, avec des familles, auprès des gens de terrain, avec les éducateurs, les sociologues, les sexologues ou directement avec les gens qui vivent cela avec leurs tripes. Voir un film est un acte collectif qui donne aux gens un point commun qui permet à la parole de s'exprimer de façon beaucoup plus facile, plus libre sur le sujet. Souvent, les gens se sentent libérés. Je songe à ces frère et soeur qui ont un frère handicapé. Ils n'arrivaient pas à aborder ce sujet. Après le film, d'un seul coup, tout était devenu simple, évident pour les deux parties. Un film comme cela, cela permet d'être et voir ensemble. Cela permet après de ne plus fermer les yeux, de ne plus tourner la tête. On peut commencer à s'ouvrir, à oser raconter les pratiques et les interroger".

Entre Assistance et prostitution

Quel est le statut de l'assistante sexuelle qu'on voit dans l'extrait du documentaire ? Jean-Michel Carré : " Elle est réflexologue . Elle fait ces prestations complètement par humanisme, par compassion, suite aux contacts pris à Aubagne (2). Elle ne peut pas se déclarer masseuse sans risquer de procès avec les kinés. Ni se faire payer sans tomber dans la catégorie prostitution. Ce qui gène très fort les handicapés qui voudraient pouvoir rémunérer ses services, le bien qu'elle leur fait. En France et en Belgique, il n'existe pas pour l'instant de statut particulier pour ces prestations. En Allemagne et en Suisse, la loi est plus ouverte : ils ont réussi à faire une distinction entre prostitution et assistance sexuelle. Dans ce dernier pays, il existe une formation d'assistant sexuel qui dure un an".

Jean-Luc MANISE

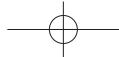
Sources & Infos.

Anorexie, quand l'ange devient démon. Par Caroline Theunissen
- Editions Traces de vie 2004-2008- www.traces-de-vie.net
- Sexe, amour et handicap, un film de Jean-Michel Carré.
Production Les Films Grains de sable : <http://www.films-grain-desable.com/production/productions-recentes/>

Pour aller plus loin

(1) 8 juillet 2009. Journée sur la thématique " Handicaps et Sexualité " organisée à Aubagne par l'association Choisir sa vie et le collectif Handicap et Sexualité départemental de Marseille

(2) Articulation n°35 - L'obscène - www.cesep.be - analyses et études 2008
Sexe, amour et vidéo ? Un film, un livret pédagogique, un blogg sexeamouretdvideo.blogspot.com



12

Dis-moi qui tu chantes...

L'animation socioculturelle flirte avec le politique parfois avec l'artistique. On retrouve des ateliers artistiques qui ont ceci de spécifique d'être sur des processus de création collective s'apparentant à des démarches d'éducation permanente. On retrouve aussi des projets socioculturels dans lesquels l'animateur s'est emparé d'un outil artistique en soutien à son action. Quelle que soit l'option prise, le postulat de ces animateurs est de considérer l'œuvre artistique comme un des chemins d'accès au politique. Avec "leurs publics" ils mènent un travail d'analyse critique, de réflexivité collective. Ils démontent les mécanismes de subordination du pouvoir de l'homme, de la femme, du marché, des médias, de l'argent,

de l'amour, des religions, ... Et puis, parfois, ils s'arrêtent et s'interrogent : en quoi, comment, à quel moment et sous quelles conditions l'outil audiovisuel, le théâtre-action ou le slam peut-il venir en soutien à mon action ? Ils sont à l'affût. Et la chanson ? Serait-elle un de ces outils ? La chanson politique ? Qu'en est-il aujourd'hui ? Je rencontre Aline Dhavré¹ à qui je pose la question. Elle me parle alors de poésie l'associant à la chanson par une histoire commune, par la légèreté des moyens techniques mis en oeuvre : un crayon, un papier, une voix, par le côté "voyageur" de ces formes artistiques. Elle a ses coups de gueule. Alors que les

autres arts demandent essentiellement des moyens de production, un travail d'équipe, des infrastructures et des moyens financiers, la chanson et la poésie ont surtout besoin de moyens de diffusion. Elle a ses coups de cœur aussi. Le slam a aussi à voir avec les ménestrels du moyen-âge. Elle a un point de vue sur l'histoire de la chanson liant transformations sociales et mutations technologiques. Elle accepte d'écrire.

1. <http://www.alinedhavre.org>

**Dossier coordonné par Claire FREDERIC
Réalisé par Aline DHAVRE
secouezvouslesidees@cesep.be**

Articulations n°48

Articulations est un dossier composé d'interviews, d'analyses contribuant aux débats traversant l'actualité politique, sociale, culturelle et économique.

Des points de vue contradictoires d'acteurs ou d'observateurs impliqués de près qui permettent à chacun de se forger ses propres convictions et de se mêler de ces questions qui nous concernent tous.

Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be

Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

Dis-moi qui tu chantes...

Par quel bout le prendre ?

Quand, comment et pourquoi la poésie et la chanson se sont-elles dissociées. Quand, pourquoi et comment se sont-elles retrouvées. C'est cette question qui a enclenché ma réflexion. Comment et pourquoi la poésie, art populaire et d'expression directe, commun à toutes les civilisations, est-elle devenue, dans nos sociétés une expression élitiste transmise essentiellement par écrit, au point que le monde de la poésie écrite regarde d'un peu haut celui de la poésie chantée. Quels sont les liens tissés, détissés puis retissés entre la poésie et son expression chantée. Pour quelles raisons, dans quels contextes ces changements se sont-ils produits ?

Il fallait se pencher sur l'Histoire pour le comprendre, et la question qui pouvait sembler anodine m'a entraînée vers une lecture de plus en plus riche de découvertes. A commencer par le constat que les modifications des expressions populaires sont intriquées aux mutations technologiques et aux changements politiques qu'ils entraînent. Chaque évolution engage de nouvelles pratiques artistiques, les contenus et les formes évoluent. Pourtant, le fil tendu entre les générations ne se rompt pas, c'est ce fil qui nous servira de guide pour remonter des lointaines origines jusqu'au slam et autre chanson d'aujourd'hui.

J'ai donc cherché ce chant qui prend sa source hors des contingences des temps et des modes mais au fond de l'humain qui veut dire et se dire. La poésie ne vient pas des nuages mais des êtres incarnés qui voient le monde et y sont pris. Là réside la beauté des cris et des chuchotements de l'émotion intimement liée à la pensée, de la musique enchevêtrée de mots. Car c'est l'essence de la chanson ancrée dans les réalités du monde depuis et toujours et dans toutes les civilisations.

Mais où est ce chant aujourd'hui dans notre société ?

Lorsque les éditeurs croient plus important de produire des bénéfices pour leurs actionnaires plutôt que de participer à la beauté du monde, lorsque le critère d'universalité est jugé à l'aune de la diffusion et la vente rapide des objets produits et non au long creusement qui trouve l'essentiel dans le cœur,

l'esprit et la sensibilité des gens. Alors, les chants des hommes en sont réduits aux catacombes.

Si au long de l'histoire, les œuvres furent marquées par la rareté et la diversité, notre époque est marquée par la surabondance et le formatage. C'est de toute évidence la traduction dans le domaine de l'expression artistique des évolutions technologiques qui ont permis la reproduction à grande échelle d'objets identiques.

Le statut de l'artiste, lui aussi est dépendant du contexte économique et social et il n'est pas surprenant de le voir aujourd'hui en question, dans une période de choix cruciaux pour nos sociétés. Période où sans doute, il est intéressant pour les pouvoirs de diviser et d'organiser la méfiance entre les diverses composantes de la société, mais peut-être aussi de réduire la parole critique...

Nous serons aussi amenés à nous questionner sur l'engagement.

Une blague courait parmi les chanteurs dans les années 70 : à savoir que les chanteurs engagés n'avaient pas beaucoup d'engagements. Ce n'était pas tout à fait exact, car deux circuits fonctionnaient en parallèle, le "commercial" et "le culturel" dans lequel la chanson politique ou plus largement sociale était très prisée. Entre ces deux systèmes de diffusion, il existait peu de passerelles et peu de transfuges. Ce fut dans les années 80 que s'organisa la confusion entre les deux circuits.

Personnellement, cette question de l'engagement me laisse perplexe, car, s'il est important de constater que beaucoup de chansons qui ont traversé les siècles ont partie liée avec un contenu politique ou une révolte sociale, je ne crois pas connaître d'auteur de chanson qui n'ait exploité qu'une seule veine de contenu, et ces chansons qui ont traversé les temps, ne sont pas forcément celles que les auteurs considéraient comme leur chef-d'œuvre. On pourrait en conclure que les chansons qui nous parviennent le sont pour deux raisons essentielles, le mode de diffusion dont elles ont pu profiter et, pour les chansons sociales, l'identification de certaines couches sociales ou groupes militants à leur contenu qui en a fait les "manifestes" d'une lutte ou des chansons de ralliement. Mais ce dont je suis sûre c'est que prendre sa plume pour écrire, fabriquer une chanson, monter sur une scène ou un podium engage celles et ceux qui en prennent le risque.

La chanson vient du fond des âges.

La langue française est formée d'un substrat de langue gauloise et de latin qui se côtoient jusqu'au 6^e siècle. Une fusion longue et lente enrichie par la langue des francs, le francique, qui lui laissera son nom. Elle vivra par la suite de nombreuses évolutions de vocabulaire, de prononciation ou de syntaxe, des particularités régionales et de nombreux accents. Le gaulois sera parlé jusqu'au 9^e siècle dans quelques régions. Quant au latin, il restera la langue écrite, celle des échanges intellectuels, diplomatiques et juridiques jusqu'au cœur de la Renaissance, alors que le français, comme les autres langues locales est, par excellence, la langue de la poésie, de la chanson, des ballades. La langue du peuple.

Le premier texte en français qui nous soit parvenu est " La Cantilène de sainte Eulalie " (vers 880). La plus célèbre et grande œuvre écrite en français à cette époque est " la Chanson de Roland " (vers 1080)

Deux chansons !

... La chanson et la poésie arrivent bras dessus, bras dessous, du fond des âges et de partout. Elles suivent des règles de prosodie, de métrique, de rimes et d'assonances dont le but est d'aider la mémoire et l'expression orale : le rythme conditionne le débit, la scansion conditionne le sens : la synthèse de ces deux éléments conditionne la mélodie.

Cette cuisine étrange produit une magie dont nous avons tous fait l'expérience : une harmonie profonde qui unifie pour quelques instants nos émotions et notre raison et enrichit notre conscience, notre connaissance, notre compréhension du monde et de nous-mêmes.

Au cœur du Moyen-âge, les trouvères et les troubadours, deux noms pour désigner la même fonction au nord et au sud de la Loire, sont des érudits, issus de l'aristocratie ou éduqués parmi elle. Ils sont au service d'un seigneur. Parce qu'ils les ont écrites, leurs chansons sont arrivées jusqu'à nous. Ils chantait leurs œuvres dans les fêtes et les banquets à la gloire des puissants ou en l'honneur de leurs dames (la poésie courtoise). Leurs chansons racontent également, souvent sous forme de fables, des histoires qui concernent l'actualité et dont les auditeurs peuvent comprendre le langage codé.

Pendant ce temps, ménestrels (ménestriers dans le nord), jongleurs et baladins qui sont des comédiens, musiciens, chanteurs et conteurs itinérants, issus de la classe populaire se promènent. Ils sont comme le sang dans les artères du monde qui transmettent les nouvelles d'actualité et la mémoire de l'histoire, le discours moral et la transgression, la nouveauté et la tradition. Ils animent les fêtes populaires et les marchés et vivent de la générosité de leurs hôtes temporaires ou de mendicité.

A une époque où peu de gens savent lire, où les journaux n'existent pas encore, ils sont le vecteur de la communication sociale. Les ménestrels assurent également la transmission des chansons des trouvères et des troubadours, dont ils reprennent les compositions. Leurs chansons, leurs "dits", leurs poèmes, souvent satiriques, moquent les travers de leurs contemporains.

Ils improvisent sur des musiques connues, pour raconter les dernières nouvelles politiques, conter des anecdotes et faits divers glanés dans les villages ou la cour des châteaux, ou parodier les écrits des poètes officiels.

Le plus connu d'entre eux est Rutebeuf (1230 - 1285) qui rompt avec la tradition de la poésie courtoise (et courisane) et construit une œuvre satirique et polémique. Les poèmes de Rutebeuf ont inspiré quelques grands auteurs de la chanson contemporaine et Georges Brassens ou Léo Ferré ont mis plusieurs de ses textes en musique.

Un monde tout nouveau ?

Le quinzième siècle est marqué par une invention technique révolutionnaire : l'imprimerie, et une découverte géographique majeure : le continent américain. Ces deux réalités vont totalement modifier la vision du monde pour les siècles à venir.

L'imprimerie donne accès aux textes antiques et aux textes sacrés à un nombre croissant de lecteurs. Elle favorise la diffusion des œuvres des philosophes et des écrivains contemporains. Ce bouillonnement intellectuel provoque la naissance d'idées moins soumises, voire insoumises à l'autorité religieuse et l'émergence progressive de la pensée scientifique qui a engendré les découvertes des temps modernes.

La poésie et la chanson s'éloignent

Si la chanson, art populaire et de transmission directe continue sa route, la poésie " savante " s'en détache peu à peu pour entrer dans les livres réservés à l'élite.

Les deux modes d'expression poursuivront peu à peu des aventures différentes, la poésie étant reconnue comme un des Beaux-Arts, et la chanson considérée comme une expression populaire sans grande valeur.

L'imprimerie servit pourtant aussi à la diffusion de la chanson : on imprima des chansonniers, et autres " petits formats ", les textes et les partitions des chansons.

Liberté, égalité, fraternité

Voilà bien des idées nouvelles produites par la lente gestation des idées qui, de Galilée à Grotius, de Locke à Bayle amena le 18^e siècle des Voltaire, Rousseau ou Condorcet. C'est dans les siècles obscurs que sont nées les Lumières qui éclaireront les " Temps Modernes ".

1. Historique ré-écrit à partir des panneaux explicatifs rédigés par Aline Dhavré pour l'exposition "Les chants des hommes" - Maison du Livre - 2008

Au milieu de ce siècle, si les classes intellectuelles et bourgeois revendent la liberté de pensée ou de circulation des personnes et des biens, les couches populaires des villes sont davantage préoccupées par la détérioration de leurs conditions de vie. Mais tous s'insurgent contre le pouvoir des monarchies absolues. Dans les campagnes, l'aristocratie, privée du pouvoir par les monarques, exploitée par les Fermiers généraux, cherche une issue en s'accrochant à des priviléges féodaux tombés en désuétude. Derniers maillons de la société rurale, exténués par la pauvreté, les paysans réclameront l'abolition des priviléges pour soulager leur misère.

Les mentalités comme les circonstances sont à présent mûres pour une profonde réforme de l'Etat, un changement de régime, une révolution. Cette révolution, certes, ne donnera pas le pouvoir au peuple. Cependant, à l'obéissance du sujet commence à s'opposer l'idée des droits du citoyen. Mais on est encore à des lieues du suffrage universel et à deux siècles de l'entrée des femmes en politique, alors qu'elles ont participé aux luttes...

Les chansonniers racontent les événements, souvent en parodiant les chansons des spectacles de la Cour. Ils sont le journal, la gazette quotidienne. Alors qu'ils sont pourchassés par la police, leurs chansons et les célèbres "mazarinades", chansons et poèmes pamphlétaire contre Mazarin et autres puissants, font le tour des cabarets et se répandent dans les rues et les marchés. Il arrive que les textes soient placardés comme des dazibao dans les lieux publics ou distribués dans les rues sous formes de billets. Des dizaines de milliers de ces billets et affichettes se trouvent rassemblés à la bibliothèque "Mazarine" à Paris, et dans les bibliothèques de toutes les régions de France.

Le siècle des révoltes

S'il est celui des révoltes politiques dans la plupart des pays d'Europe, du passage des pouvoirs des classes aristocratiques aux classes bourgeoises et de la réorganisation des frontières des Etats, le 19ème siècle, est aussi celui d'une révolution industrielle et technologique sans précédent.

L'invention de la machine à vapeur, du chemin de fer, de l'automobile, du moteur à explosion, la mécanisation des travaux comme le filage ou le tissage et autres travaux traditionnels, entraîne une exploitation intensive des ressources naturelles d'énergie ainsi que la recherche de matières premières et de main-d'œuvre.

Cela se traduira par une modification totale des modes de vie des populations, un exode des villageois appauvris vers les villes et l'exploitation effrénée de l'homme par l'homme dénoncée par les communards, les anarchistes, et les philosophes Marx et Engels.

La guerre de 1870 fait comprendre "aux prolétaires de tous les pays" que les guerres ne les concernent pas, mais sont utiles aux puissants qui se partagent les ressources économiques. Mais les révoltes, écrasées dans le sang et la répression, ne trouveront pas d'issues politiques.

Les grands mouvements sociaux et la naissance des organisations de défense des travailleurs salariés préparent le siècle suivant qui verra l'exacerbation des nationalismes et du racisme, camouflage abominable d'une lutte des classes sans merci.

Les chantres des révoltes

Alors que le monde bourgeois se distrait ou s'en-canaille au Caf'conc, le peuple trouve les chantres de ses révoltes et de sa condition : Pierre-Jean Béranger et Aristide Bruant, sans oublier Gaston Couté qui, s'il vagabonde sur les chemins de Beauce, revient déclamer ses poèmes dans les cabarets parisiens. Il vécut même un temps à Bruxelles où l'on se souvient qu'il se produisait dans un cabaret à Ixelles. Héritiers des ménestrels et des baladins, les chansonniers du 19ème, sont les témoins du temps, de l'actualité, des conditions de vie du peuple des villes et des campagne, des saisonniers, des ouvriers industriels et agricoles, des cousettes, des prostituées, des enfants des rues. Ils témoignent aussi de la diversité de la langue parlée vivante et loin de l'académie, intégrant l'argot, les vocables et les accents locaux.

La mémoire vive ou la révolution du phonographe

Les dernières années du 19ème siècle voient l'invention du phonographe à lecture verticale (les cylindres) et du poste à galènes, ancêtre de la radio, qui sont à l'origine des nouveaux modes de communication du 20ème siècle.

Cette révolution technologique apporte une nouveauté inimaginable aux époques précédentes. Elle ne se contente pas comme l'imprimerie de restituer la pensée et ses formulations, ni le poème ou le texte et la partition des chansons à travers le temps et l'espace, elle restitue le son de la voix et de l'interprétation. Ce n'est plus simplement la culture du passé qui est conservée, mais comme un fragment du temps, la réalité sonore d'un moment qui nous parvient dans la magie de l'instant. Comme une vibration dont les ondes nous parviendraient encore.

C'était, au propre, un phénomène "inoui", dont nous mesurons difficilement l'impact aujourd'hui.

La chanson développe une veine réaliste dans la tradition de Bruant, et une autre fantaisiste. Comme à chaque génération, des chansonniers manient aussi l'ironie et la satire sociale. Les cabarets restent le lieu d'expression des chansonniers, tandis que se développe le music hall, ces salles où se donnent des concerts mais qui, peu à peu, se transformeront en salles obscures où l'on projette les premiers films muets, puis parlant. Bientôt les chanteurs ne s'y produiront plus qu'en intermède.

La Culture au peuple

Les guerres mondiales

A peine né, le 20ème siècle est le théâtre de la première guerre mondiale et de la révolution russe. Le plus important mouvement artistique de l'époque, le Surrealisme, né après la première guerre mondiale, est caractérisé par son opposition à toutes conventions sociales, logiques et morales. Rares sont les peintres et les poètes belges et français qui n'en aient pas fait partie ou n'en aient été influencés. Le réel semble à ces artistes si atroce qu'il faut le dépasser par le rêve. Le monde aspire au changement, les artistes veulent en prendre leur part. Mais aucun parti ne correspondait exactement aux aspirations des surréalistes. Si André Breton critiquait l'engagement de Louis Aragon qui acceptait de soumettre son activité littéraire " à la discipline et au contrôle du parti communiste ", deux grands poètes, Robert Desnos et Paul Eluard suivirent Aragon dans cette voie pendant quelques années.

Condamnation de l'exploitation de l'Homme par l'Homme, du militarisme, de l'oppression coloniale, et bientôt du nazisme, dénonciation du pragmatisme de l'Union Soviétique, tels sont les thèmes d'une lutte que les surréalistes ont menée inlassablement.

Les fascismes et la deuxième guerre mondiale, plus atroce encore que la précédente, marquèrent à jamais toute une génération qui a produit parmi les plus beaux textes de la poésie française de ce siècle. Comme en écho à Alfred de Musset qui cent ans auparavant écrivait : " *les chants désespérés sont les chants les plus beaux* ".

L'âge d'or

Après 1945, l'Europe se réveille comme après un cauchemar, compte ses morts et verrouille l'avenir politique des deux côtés du " rideau de fer ". L'un sera soviétique, l'autre pas. La guerre froide installe en Europe une tension permanente. Le monde sait dorénavant que le pire est possible et ce n'est pas la course à l'armement nucléaire qui va le rassurer. La guerre froide a aussi pour résultat de geler, ou de rendre illisible la lutte des classes, même si des deux côtés du rideau de fer, les maîtres du monde économique doivent faire des concessions à leurs citoyens et camarades afin qu'ils croient vivre, de chaque côté du rideau, dans " le meilleur des mondes ". Une espérance se fait jour : quelques pays d'Europe s'assemblent pour créer le premier noyau d'une union européenne, dont l'objectif affiché est d'éviter que se recréent les conditions d'une guerre future.

Ce sont quelques décennies exceptionnelles dans l'Histoire que va vivre cette génération de l'après-guerre. Ces années sont marquées par un constant progrès technologique et un réel progrès social : la prolongation de la durée de la scolarité en vue d'augmenter les chances de tous vers la promotion sociale, une prise en charge de la santé par les systèmes de sécurité sociale, l'instauration de la pension de vieillesse pour tous. Une croissance économique qui profite à tous, le boum de l'électro-ménager (dont se moquera Boris Vian). Le taux de chômage est voisin de zéro. Les hommes auraient-ils enfin décidé de se préoccuper les uns des autres ?

Une nouvelle génération de jeunes auteurs, compositeurs et interprètes voit le jour dans les cabarets de la rive gauche de la Seine à Paris. Ce sera cette génération qui, passionnée par l'écriture s'emparera des œuvres des poètes de la fin du 19ème et de la première partie du 20ème siècle, les mettra en musique et les interprétera. La poésie, enfin, retrouve la chanson, sa sœur perdue. Ces jeunes gens aussi sont de grands auteurs et mélodistes, ils vivront l'âge d'or de la chanson poétique, mais leurs propos critiques, insolents ou inconvenants feront qu'ils attendront la fin des années soixante pour être largement reconnus.

La chanson de Léo Ferré " l'âge d'or ", mise en musique par Jean Ferrat, résume à merveille l'idéalisme et l'espérance de cette époque, mais aussi la puissance poétique de son auteur, sa capacité à créer des images significatives et belles avec des mots simples. En voici le dernier couplet.

*Nous aurons la mer
A deux pas de l'étoile.
Les jours de grand vent,
Nous aurons l'hiver
Avec une cigale
Dans ses cheveux blancs.
Nous aurons l'amour
Dedans tous nos problèmes
Et tous les discours
Finiront par "je t'aime"
Vienne, vienne alors,
Vienne l'âge.*

On chante dans les cabarets, les boîtes de jazz et dans les music halls. La tradition se maintient aussi des spectacles de chansons dans les cafés et les restaurants.

La poésie écrite connaît un regain de publication et même une collection de poche " Poésie n°1 " se crée rassemblant les petits éditeurs et publiant des anthologies des œuvres tombées dans le domaine public. Même les grands éditeurs comme Gallimard s'y mettent et créent une collection de poche. Aragon, Eluard, Prévert paraîtront tous sous cette forme " démocratique ". La collection " Poètes d'aujourd'hui ", initiée par Pierre Seghers, met à l'honneur autant des poètes de l'écrit que des auteurs/compositeurs/interprètes.

Cela aussi participe de l'âge d'or, de la mise à la disposition du grand public des œuvres artistiques auparavant réservées à l'élite ou à l'univers scolaire.

Les enfants du baby-boom et de mai 68

Les enfants nés dans les années de l'immédiat après-guerre sont les enfants de l'espérance en un monde meilleur. Mais ils n'ont pas quinze ans que les voilà confrontés eux aussi à la guerre. Oh des guerres lointaines qui portent des noms exotiques... Les pays colonisés d'Asie, puis d'Afrique réclament leur indépendance avec force. Et ils veulent bien la payer de leur sang car les puissances coloniales ne vont pas lâcher facilement leurs empires. Les jeunes gens sont donc enrôlés pour aller combattre en Algérie, en Corée, au Viet-Nam, au Mozambique ou en Angola. La durée des services militaires s'allonge.

Ces guerres-là, leur injustice et leurs atrocités révoltent la jeunesse qui ne désire pas assumer ces aventures guerrières auxquelles on veut la contraindre. Les mouvements d'opposition s'enclenchent à partir des intellectuels, dont Sartre ou Markus, et les premières agitations se manifestent sur les campus américains et à Paris. La fin des années 60 sera celle de la révolte des jeunes et de la prolifération d'idées nouvelles : l'égalité entre les sexes, la réduction du temps de travail, l'égalité des chances, l'écologie et les mouvements anti-nucléaire, le pacifisme, l'amour libre, le rejet des convenances sociales au profit d'une exigence de vérité dans les rapports humains aussi bien dans le cadre de l'enseignement que de l'entreprise ou des sentiments intimes.

Les mouvements de 68 sont davantage une révolution des mentalités que les prémisses d'une révolution sociale. La note dominante des mouvements gauchistes est la lutte contre "les" impérialismes. Si les thèses marxistes restent le meilleur outil d'analyse des rapports sociaux, peu de monde, au fond, conteste la démocratie, c'est l'inverse : on en veut plus. Et plus d'égalité et plus de liberté.

Les idées de mai 68 n'ont pas fini de produire leurs effets. Les sociétés sont lentes à évoluer. Rendez-vous compte : 40 ans pour que l'écologie devienne un sujet de société pris en compte par tous et que les responsables enfin se demandent : que faire ?

Et la chanson ?

Elle poursuit son âge d'or, pour quelques années encore : tandis que Léo Ferré, Jean Ferrat ou Colette Magny s'offrent une nouvelle jeunesse, portés par la vague étudiante, une nouvelle génération de poètes arrive à l'âge adulte : leur intransigeance et leur idéalisme sont ceux de leurs contemporains. Ils traversent les modes, travaillent avec les musiciens de jazz, côtoient la vague folk et régionaliste et rencontrent un public enthousiaste dans les lieux les plus divers : "boîtes à chansons", cabarets, festivals, fêtes militantes de toutes les causes, maisons des jeunes et de la culture. Et de quoi parlent-ils au fond ces poètes : de la force de la parole, des mots qui vont changer le monde, de la solidarité avec ceux qui s'insurgent contre les dernières dictatures, et aussi ils parlent d'eux-mêmes et à partir d'eux-mêmes. Leurs propos, qu'ils soient politiques ou intimes, sont assumés individuellement, chacun parle en son nom propre et non au nom d'un mouvement, d'un parti, d'une idéologie collective attitrée. Critique sociale, idéalisme et cynisme, utopie et propos désabusés, formes originales ou plus classiques, styles musicaux et utilisation d'instruments inhabituels se côtoient et se mélangent.

On chante dans les usines, les amphithéâtres, les nouveaux lieux tenus par des associations sur le mode du bénévolat et de la coopération, dans les

toutes récentes Maisons des jeunes et Maisons de la culture, initiées par les politiques de démocratisation culturelle. Mais le commerce de la musique est en effervescence : les firmes de disques engagent peu, les tourneurs disparaissent...

Les années 80 commencent...

Après le choc pétrolier des années 70, le monde capitaliste se restructure. Du point de vue technologique, l'ordinateur s'impose partout, l'automation se développe dans les usines et les bureaux, sous une forme encore lourde et imposante. Cependant, les emplois se font plus rares tandis que la productivité augmente et que les capitaux se concentrent. La fabrication de masse et la société de consommation battent leur plein. La jeunesse apprend à ses dépens que, plus que jamais, tout se vend et s'achète, que tout est concurrence et qu'il faut se battre pour "être le meilleur" !

Tandis que l'Occident est en crise, le bloc soviétique se fissure, la chute de l'empire soviétique est symbolisée par la destruction du mur de Berlin, en 89.

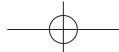
La décennie de l'autoproduction

Les chanteurs "à textes", comme on les nomme alors, - car le mot poésie devient suspect (ringard, obsolète...) - de Claude Nougaro à Jacques Bertin, d'Anne Sylvestre à Ann Gaytan ou Claude Semal, se lancent dans l'autoproduction de leurs disques ou des productions collectives (Autour des Usines, Disque tu veux...), parfois avec le soutien des pouvoirs publics (Franc' amour en Belgique ou Le Chant du Monde en France).

Quelques très bons auteurs-interprètes arriveront à se maintenir au box office, ils sont l'exception qui confirme la règle, car même les plus grands se font vider de leur firme de disques.

Pendant une dizaine d'années, les radios libres, mais aussi les radios de service public permettront à la chanson vivante de maintenir le lien avec le public, d'exister, de bénéficier d'un "succès d'estime".

Vers la fin des années 80, une nouveauté technologique viendra à nouveau bouleverser l'économie du disque et obligera les auto-producteurs à une nouvelle adaptation : le compact disc dit CD. La conversion se fera plus rapidement que ne l'espéraient le secteur commercial du disque et de la vente d'appareil de lecture. En quelques années, les vinyles passent au pilon ou tapissent les murs des jeunes chanteurs ruinés ! Ironie : d'autres que les artistes font aujourd'hui de petites fortunes avec les vieux vinyles devenus collectors.



Années 90, la fin d'un siècle

La dernière décennie du 20ème siècle vivra une nouvelle révolution technologique, la miniaturisation du matériel informatique, la naissance des ordinateurs personnels, puis des portables, la commercialisation du réseau Internet. La " puce électronique " permettra des applications de plus en plus individualisées qu'Internet mettra en réseau. Des systèmes de paiement au téléphone, tout le monde semble ravi d'être dorénavant branchable et débranchable à merci.

Côté chanson

... Pendant les années 90, la distance entre l'univers du disque commercial, les médias et la chanson poétique devient abyssale... C'est la traversée du désert. Entre Ferré, Brassens, Anne Sylvestre... et les " nouveaux chanteurs ", qu'ils donnent de la voix ou qu'ils chantent à peine, on dirait qu'il n'y a

personne... En 86, Claude Simal avait anticipé la situation en créant son " Ode à ma douche " : de crainte de se voir réduit à ne plus chanter que dans sa salle de bain, il eut l'idée provocatrice de l'amener sur la scène. Il est vrai que cette période voit triompher le hip hop et le rap sur d'autres scènes, et venir peu à peu le slam. La rencontre entre les genres de fous de la parole, rappeurs, slameurs et chanteurs " à textes ", n'est pas évidente. La sociologie des auteurs et des publics n'explique pas tout, mais elle est un des éléments qui permet une lecture de cette période où le cloisonnement fut presque total, et l'absence de visibilité de la chanson poétique dans les médias, presque absolue. Quant au rap il est traité comme un sujet de sociologie plus que comme un sujet de culture.

Un paysage explosé

Où en sommes-nous ?

Les années 2000 voient la généralisation de l'usage d'Internet et de l'informatique dans les entreprises et en privé. Sur le plan des entreprises, le dégraissement continue, puisque dorénavant, non seulement la fabrication des produits informatiques peut être délocalisée, mais des pans entiers de l'administration et de la comptabilité des entreprises, banques ou assurances peuvent être traités ailleurs.

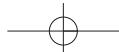
En même temps, la naissance d'une multitude de moyens techniques, dont la qualité ne cesse d'augmenter, sont mis à la disposition des personnes privées : ordinateurs permettant de télécharger des fichiers sons complexes et de copier des CD, jusqu'au home studio permettant des enregistrements de qualité quasi professionnelle, sans compter la création de sons synthétiques qui peuvent faire illusion d'orchestre.

2000 et des poussières, c'est l'ère de la dispersion et de l'individualisation des moyens de production au point que chacun peut faire sa discothèque numérique, mais aussi sa musique, sa création, son CD et, via des espaces sur des sites gratuits, les offrir à la planète entière.

En même temps, et c'est un joli paradoxe, à travers le Rap, le slam et autre " chanson pas chantée ", la poésie revient en force. La nouvelle génération a réhabilité le mot et surtout la démarche des années 70 : les mots sont une force... Cette parole hante la rue, les places publiques, les cafés et finit par se faire ouvrir les portes des Centre culturels. Ce qui est intéressant là c'est que, ceux qui pratiquent ces modes d'expressions sont allés chercher leur public là où il était, en faisant fi de l'ignorance des milieux culturels ou de la critique.

Parallèlement, de jeunes chanteurs et chanteuses cherchent eux aussi la parole. Quels que soient les contenus, leur démarche se caractérise par la recherche de la perfection musicale, vocale, l'attitude en scène... Ils viennent avec un savoir-faire, encouragés et formés par les ateliers et stages multiples... Mais il est aussi fréquent que ces mises en voix, mises en espace et autres mises en scène nuisent à l'essentiel de la chanson : l'émotion.

Ils fabriquent eux aussi leurs CD et enregistrent " à la maison ".





Ils balancent leurs chansons sur la toile, cet espace d'expression de tous, mais où l'on n'est pas sûr, finalement de parler à quelqu'un. Ils sont orphelins de tout : de leurs aînés, des agents, des firmes de disques, des radios... mais, surtout des racines de leur art, et d'une tradition avec laquelle ils renouent sans le savoir...

La chanson poétique vivante se réfugie dans les petits lieux qui se créent un peu partout, dans des appartements, chez les organisateurs privés occasionnels... et ce qui se maintient encore des Centres culturels surtout s'ils sont stimulés par un parcours subventionné ! Il reste aussi quelques vitrines : les "festivals" qui prolifèrent eux aussi et les concours.

Mais le parcours du combattant à la recherche de dates où se produire, ou plutôt, s'auto-produire, avec l'espoir de toucher un public et de pouvoir partager avec les musiciens et les techniciens une petite recette, et de vendre quelques disques, rend les possibilités d'en faire un métier quasi nulles. De plus, la nécessité de faire sa propre réclame, de construire son réseau, de se faire supporter par des amis fausse la réalité. Chacun dans sa bulle, les auteurs interprètes ne sont plus confrontés à la critique, ni aux connasseurs qui autrefois, via les émissions spécialisées formaient le public. Ils ne sont même plus confrontés aux organisateurs - en ce compris de nombreux Centres Culturels - qui pour la plupart n'engagent plus, ne programmrent plus, mais sous-louent leur espace et leur infrastructure. Il s'ensuit des prestations de qualité inégale, un paysage flou où tout se vaut. Réduit à l'auto-évaluation et à l'indulgence de son public, l'artiste ne s'interroge plus sur son utilité sociale et l'amateurisme fait loi.

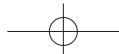
Dans la chanson comme dans le slam ou le rap, les professionnels sont l'exception. Cela pose des questions intéressantes.

Le slam authentique se pratique sous forme de joutes oratoires, les textes sont pour la plupart improvisés. Les slameurs se répondent sur des thèmes d'actualités, politiques, sociaux ou personnels, on échange des points de vue, on les défend, on joue avec les mots et le public arbitre par ses réactions et son soutien à l'un où l'autre. Peu à peu les soirées de slam se sont transformées en scènes ouvertes où les pointures plus ou moins reconnues du genre se succèdent sans liens et interprètent des textes élaborés et préparés. On ne se confronte plus, on défile. Dans le même esprit fleurissent aujourd'hui les scènes ouvertes de chansons. Ce sont des moments de rencontre, de partage du répertoire, d'échange entre musiciens et chanteurs, interprètes et auteurs-compositeurs. Le public y est d'autant plus enthousiaste qu'il est largement composé par ceux qui, à un moment

ou un à un autre, monteront sur scène. On y essaie de nouvelles chansons, on en écrit pour l'occasion, il y a là un univers, en effervescence parfois des mois à l'avance pour répéter, se trouver des complices et des comparses et être fins prêts le jour J. Il est difficile d'évaluer s'il s'agit d'un engouement passager ou si au contraire, de ces bouillons sortira quelque chose de différent. L'initiative en revient le plus souvent à des privés ou des petites associations et tout y est bénévole. Par des prix d'entrées minimes, on se contente d'autofinancer la location d'un lieu ou le travail des techniciens. Il se trame en tous les cas autour de ces activités très libres et peu encadrées, des réseaux sociaux et des partages qui dépassent l'auberge espagnole chansonnière.

Face à cela, les imprécations actuelles des producteurs de musique contre la diffusion gratuite, alors que les mêmes sont par ailleurs les actionnaires des sites de diffusion et des usines de hardware et de software, semblent peu crédibles. En effet, il y a belle lurette que le hold-up des droits d'auteurs par les producteurs et éditeurs de musique est consommé... Dans la plupart des contrats, les auteurs (parolier, compositeur et arrangeur) se partagent 30% des droits d'auteurs, tandis que le producteur, via le droit d'édition, se taille la part du lion ! Ils prélevent ainsi leur part, non seulement sur les droits d'auteurs à la vente des disques, mais aussi à la diffusion en radio et télévision et même en spectacle vivant. On peut penser que ce que cherchent les majors est bien différent de ce qu'ils proclament. Il est plus probable qu'ils veuillent stopper les possibilités offertes aux petits indépendants et auto producteurs par la gratuité de l'Internet, à savoir : une vitrine, un outil de vente à peu de frais du producteur au consommateur et une possibilité de se créer un réseau de public. Au fond, tout ce qu'ils ont voulu pour eux-mêmes, les majors ne désirent pas en faire profiter les autres. L'argument du "salaire" des artistes est aussi faux que celui de la menace que l'écroulement des majors et leurs moyens de production ferait disparaître la création. Partout, on voit la preuve inverse. Mais, pour certains, ce qui est en haut ne peut pas être en bas. Les règles et les valeurs du libéralisme changent en fonction de l'échelle.

Le paysage des expressions populaires apparaît donc sinistre autant que le paysage économique et la consommation aussi parcellisée que les produits en dosettes. Mais en même temps la créativité prolifère, les modes de diffusion aussi et l'on voit se développer une relation directe du producteur au consommateur. Une nouvelle génération se sert de tous les moyens dont la société dispose pour exister à son tour et se dire dans des espaces qui ne lui sont pas dévolus, mais qu'elle s'approprie, et dans un créneau que l'action culturelle a déserté.



L'action culturelle, face à la dispersion

Dire des rappeurs et des slameurs qu'ils ont ouvert les oreilles de leurs contemporains aux mots, au texte, au rythme des phrases, à la scansion est un fait d'autant plus frappant que la chanson est traitée comme un genre purement musical à travers le discours médiatique et culturel depuis quelques décennies. On pourrait en conclure qu'il a fallu se passer de la musique pour rendre possible le retour du sens.

Le flot verbal, ce fleuve continu de paroles, dont la structure et la scansion s'approchent souvent de l'alexandrin, interpelle la société... C'est un état d'urgence, une incantation, qui donne l'impression que si l'on s'arrête de parler on cessera d'exister. Rap et Slam sont deux onomatopées qui claquent à l'oreille, courts et brefs comme leurs prédecesseurs, rock et pop. On pourra toujours, et cela a été fait, trouver des liens entre les nouvelles pratiques et les anciennes avec lesquelles elles semblent renouer, la plupart de leurs auteurs l'ignore. Quelle que soit leur apparente filiation avec les griots africains ou le débit liquide ou rythmé de certains styles traditionnels, du sud, du nord, de l'ouest ou de l'est, ce n'est pas leurs références. Les contenus sont disparates et l'intérêt des textes aussi. Ils parlent d'eux, de ce qu'ils vivent, d'anecdotes et de faits sociaux. Ils tiennent des propos en rupture sociale, en révolte, mais aussi des discours conformes et moralisants : pour l'école ou la religion, contre la drogue ou la violence.

Avec des habiletés et des styles divers, c'est bien le sens allié à la forme qui fait la différence dans le succès qu'ils rencontrent et la force d'identification de leurs publics. Comme si aucune génération ne pouvait passer sans que le verbe ne trouve son incarnation, sa vibration.

Pourtant, les références à la chanson française, aux grands auteurs qui les ont précédés est fréquente dans le milieu du slam, la filiation à Brel, Brassens ou Ferré, à Rimbaud ou à Bukowski.

Il faut se rendre dans des soirées Slam pour en comprendre l'énergie particulière et le sens¹. Il y a peu de filles sur ces podiums, mais il y en a. Je garde un souvenir ému et troublé, d'une jeune femme, Claude Io qui, il y a quelques années han-tait les scènes Slam, avec des histoires poignantes de petits garçons abusés et de filles violées. Son langage direct, ses gestes simples et sans équivoque ont fait classer un peu rapide-

ment son travail dans la catégorie x, alors que l'on pouvait y voir une actualisation de la chanson réaliste du siècle passé, le pathos en moins. Claude retraçait, décrivait avec la précision informative d'un vidéaste.

Non seulement prendre la parole engage, mais la plupart des contenus sont engagés.

Quant à la chanson, dans les tours de chants construits comme sur les scènes ouvertes, les thèmes sociaux reviennent en force : l'environnement, l'anti-racisme, les injustices et, plus récemment, la belgitude ou le rejet de la finance. Les chansons des grands auteurs ou d'auteurs moins connus comme Allain Leprest y sont souvent reprises. Mais, on y ré-entend aussi des chansons de luttes... du siècle passé.

Cela ressemble à quelque chose en train de naître, mais qui n'a pas trouvé sa cohérence. Car, en même temps, nos grands auteurs de chansons belges contemporains (je pense à Claude Semal ou Daniel Hélin), ne trouvent ni la reconnaissance, ni la place qui leur permettrait de jouer un rôle d'entraînement ou de rassemblement pour les forces sociales en mouvement et aussi pour la génération d'artistes qui les suit.

Le paysage de la culture populaire est aujourd'hui aussi confus et émietté que le paysage politique et social. Et pourtant, le fil rouge n'est pas perdu qui relie le nouveau à l'ancien.

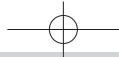
L'action culturelle, dans un tel moment, pourra-t-elle construire l'interface qui, à l'instar de ce qui s'est passé dans les années 70, fera se retrouver la lutte sociale et ses chantres tout en soutenant la création et le besoin d'expression de tous.

Le goût et la manière relèvent du subjectif et c'est le rôle de l'art d'amalgamer dans son creuset le réel et l'imaginaire, l'émotif et le pensé pour rendre lisible ou interroger leur sens.

Mais pour que la multiplicité des subjectivités s'exprime, le contexte, les structures culturelles sont indispensables. Ce sont elles qui portent ou limitent les expressions.

Aline DHAVRE

1. Information : www.lezarts-urbains.be/



21

Parcours du formateur

Comment devient-on formateur ? Pourquoi s'engager sur ce chemin ? Quels sont les enjeux personnels et collectifs qui les animent ? Chaque trimestre, nous vous livrons l'interview, brut de décoffrage, de formatrices et de formateurs qui bâissent aujourd'hui l'action socioculturelle de demain.

Rencontre avec Eric BLANCHART, Chargé de mission des EPN de Wallonie et Coordinateur de la Semaine Numérique.

Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be

Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

L'outil informatique doit être mis au service de l'insertion socioculturelle

Entretien avec Eric BLANCHART

On compte aujourd'hui 134 Espaces Publics Numériques labellisés en Wallonie. Le centre de compétences de Technofutur TIC a envers eux une mission d'accompagnement. Il a mis en place à leur intention un véritable parcours de formation et travaille sur les notions d'éthique, de qualité et de dynamiques locales d'animation numérique.

J-L M : Quel est votre parcours professionnel ?

EB: " J'ai un parcours un petit peu atypique. Au départ, j'ai une formation de bibliothécaire - documentaliste. Avec déjà un intérêt pour l'informatique, j'ai suivi une formation en informatisation des archives et j'ai travaillé avec la Médiathèque pour l'encodage de ses archives audio. Durant 6 ans, j'ai travaillé pour une librairie universitaire, puis, toujours dans le métier du livre, 6 ans comme délégué commercial. J'ai ensuite rejoint une société de services informatiques à Namur qui était trop tôt sur un marché aujourd'hui à la mode, celui du Cloud Computing, l'informatique dans les nuages. A l'époque, dans les années 2004-2005, c'était trop tôt et cela n'a pas marché. Le bâtiment dans lequel nous nous trouvions abritait également une salle de formation. Le formateur est parti : du jour au lendemain, je me suis retrouvé formateur NTIC indépendant, dans le cadre du plan PMTIC, entre autres. En 2006, j'ai été contacté par l'Administration Communale de Ciney. A l'époque Jean-Luc Raymond assurait pour le Centre de compétences Technofutur TIC, la coordination du projet des Espaces Publics Numériques. Le Centre recherchait un animateur multimédia ainsi qu'une personne pouvant s'occuper du suivi administratif. Lorsque Jean-Luc Raymond est parti en 2010 pour rejoindre le dispositif français Net public, j'ai repris son poste. Je suis maintenant chargé de mission des EPN de Wallonie dont Pierre Lelong est le Chef de projet. J'assure également la coordination de la Semaine Numérique qui se tiendra cette année du 21 au 27 avril ".

J-L M : Quel est le projet Espaces publics numériques ?

EB : Les Espaces Publics Numériques sont un dispositif initié et soutenu par les Pouvoirs Publics Locaux. L'initiative a été portée par différents responsables : Marie Arena et Philippe Courard principalement et aujourd'hui Paul Furlan. Les EPN sont des espaces d'apprentissage et de médiation des usages numériques. Ils ont vocation à favoriser la participation citoyenne de tous à la société de l'information. L'espace propose des services diversifiés d'accès, de formation et d'accompagnement, adaptés aux besoins de ses publics. Spécialisé ou généraliste, fixe ou mobile, l'espace est intégré à la vie sociale et contribue à l'animation numérique de son territoire. Les EPN s'engagent à respecter une charte et peuvent demander à être labellisés. Le Label "Espaces Publics de Wallonie" est initié par le gouvernement wallon. Il garantit une offre adaptée de services (accès, initiation, sensibilisation, formation, médiation), un accompagnement à la fois technologique, pédagogique et humain, une animation professionnelle par un ou plusieurs animateurs qualifiés, une infrastructure opérationnelle et une ouverture au public de minimum 16 heures par semaine. Le réseau comptait début 2012 134 EPN labellisés sur 90 communes.

J-L M : Quelles sont les obligations ?

EB : " L'EPN labellisé a aujourd'hui 3 obligations : nous remettre une évaluation annuelle tout d'abord. En second lieu, l'EPN s'engage à participer à deux événements : les Rewics qui se tiendront cette année le 18 avril et la grande rencontre annuelle des EPN. Enfin, ils recevront au moins une fois tous les deux ans une visite de ma part. Je suis accompagné d'un Agent de la Région wallonne qui procède à différentes vérifications relatives à la conformité de l'EPN à la charte (heures d'ouverture, activités, matériel...). On se voit ainsi deux à trois fois par an,

toujours dans la bonne humeur. Notre rôle est d'aider les animateurs à organiser les projets, à échanger de l'information, ... Ce dans un contexte précis : la Région wallonne a dévolu au centre de compétences Technofutur TIC une mission d'accompagnement du réseau. J'effectue l'animation au quotidien de celui-ci via différents outils Web 2.0. Au cœur de ceux-ci, il y a un réseau social privé, un mini Facebook appelé Ning auquel les 150 animateurs multimédias ont accès. Si l'on y ajoute les porteurs de projets, les administrateurs, on atteint une communauté d'un peu plus de 200 personnes. Chacun dispose de sa page " perso ". Sur Ning, on trouve non seulement un forum structuré en différentes rubriques (bistro, communications officielles, cours et tutoriel, demande d'aide, partie technique, espace témoignages, offres d'emploi, ...) mais aussi un courrier électronique, un chat intégré, des espaces photos et vidéos, une veille de l'actualité, une revue de presse, un agenda, ... le tout est entièrement orienté EPN. En parallèle de notre réseau social, nous proposons une vitrine ouverte à tous via notre blog (<http://www.epn-ressources.be/>).

J-L M : Selon un terme très à la mode, comment gérez-vous la communication "multi canal"

EB : " Tous les contenus extérieurs que nous publions sont agrégés dans notre réseau social Ning. Cette centralisation était l'une des principales demandes des animateurs, au sein d'un espace privé où ils pouvaient s'exprimer tout à fait librement. Notre blog est un réel succès : il bénéficie d'une audience de 10.000 visites mensuelles. Chaque semaine, je publie un à deux articles. Le temps me manque pour aller plus loin : j'effectue essentiellement de l'agrégation de contenus et je relate l'information touchant au réseau. J'ai mis en place une veille avec Google Reader. Elle a trois volets. Une veille structurelle tout d'abord, à partir de sites comme celui de l'AWT ou des SPF, enfin tout ce qui tourne autour de des Pouvoirs Publics et de l'Administration wallonne. Je suis également à la recherche des flux RSS " parlants " mais avec un bémol : on en trouve très peu au niveau de l'administration wallonne. Le troisième volet de ma veille est celle que j'effectue " manuellement " sur le net. Cette veille est triée et publiée dans notre réseau social avec différents " ricochets " : elles apparaissent sur notre blog public, sur notre compte Twitter et sur notre page Facebook. Faute de temps, ma contribution s'arrête là et mon animation des réseaux sociaux est réduite au minimum. Notre compte Twitter compte 10 à 12.000 suiveurs. Certains s'étonnent parfois de notre manque de réactivité mais voilà, encore une fois, le temps me manque pour aller plus loin.

Par contre, sur Ning, j'assume pleinement ma casquette d'animateur. Je réponds, je pose des questions. Nous avons mis en place plus de 1500 interventions l'année passée ".

J-L M : Qu'en est-il de la formation ?

EB : Une des missions de la cellule de coordination des EPN est d'organiser annuellement 15 journées. " L'année passée, nous en avons initié 38. Nous avons mis en place un véritable parcours de formation dont on renouvelle régulièrement les contenus : un tiers d'entre-eux est modifié ou adapté chaque année. Chaque session peut accueillir une douzaine de personnes. En moyenne, 5 ou 6 animateurs EPN y participent. Nous avons donc décidé d'ouvrir ce programme au secteur associatif impliqué dans l'inclusion numérique et plus largement au secteur associatif tout court, tout en laissant la priorité aux animateurs qui reste notre public "cible" principal. Le parcours est orienté métier. Il se compose de 6 cycles et se déroule

grossièrement sur un an : compétences métier et pédagogie adaptée aux publics (adolescents, public précaires, seniors, handicapés, ...), outils web 2.0, techniques d'animation (podcast, vidéo numérique, ...), médiation culturelle numérique, recherche de subsides et réponses aux appels d'offre et enfin compétences TIC. De manière générale, nous privilégions les logiciels libres, mais sans sectarisme : si des outils propriétaires s'avèrent devenus indispensables aux yeux des animateurs, nous n'hésitons pas à les programmer. L'éloignement géographique de certains EPN pose parfois des difficultés, surtout si la formation dure plus d'une journée. Nous avons donc entrepris de délocaliser nos formations, à Liège ou Marche-en-Famenne par exemple. Nous insistons auprès des Pouvoirs Locaux sur le fait que les animateurs multimédias ont pour vocation à s'inscrire au sein d'un dispositif de formation continue. Autre initiative en date pour les sites très éloignés. Nous avons adopté le principe des réunions tupperware : si un EPN réunit 5 à 6 animateurs intéressés, nous organisons la formation sur place. Last but not : nous proposons de la formation à distance via un accès à la plate-forme Vodeclic. Sur simple demande, chaque animateur peut se voir ouvrir un compte pour un accès à 7700 vidéos de formation portant sur l'ensemble des formations organisées en parcours numérique. Il s'agit à chaque fois de vidéos de 3 à 4 minutes, très bien conçues pour une approche pas à pas des différents outils. C'est double bénéfice : les animateurs peuvent l'utiliser pour se former et y avoir recours lors de leurs formations.

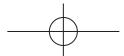
J-L M : On parle beaucoup de citoyenneté, d'usage raisonnable et raisonné des TIC : quelle est votre politique en la matière ?

EB : " C'est très complexe. La notion d'éthique recouvre de nombreuses idées et positions très différentes. On suit beaucoup ce qui se fait en France, via les rencontres d'Autrans et les Assises Numériques par exemple. Et l'on s'appuie sur les Rewics, la Semaine Numérique et les grandes rencontres des EPN pour lancer des débats et dégager des propositions. On programme également des ateliers EPN en ce sens. Nous avons intégré l'éducation aux médias dans notre parcours de formation avec des thématiques comme la neutralité du Web, la prise de distance critique, les notions de droits d'auteurs. A noter que la Fédération Wallonie Bruxelles a mis en place une structure d'éducation aux médias mais elle est plus orientée vers le secteur de l'enseignement. Mais globalement, on manque de temps et de moyens pour la mise en place d'orientations fortes et de principes de gouvernance qui positionnerait le point de vue de la Wallonie en la matière. Reste que nous sommes conscients de la nécessité de dépasser la seule maîtrise de l'outil informatique : celui-ci doit être mis au service de l'insertion socioculturelle ".

J-L M : Avez-vous une politique de valorisation des actions et des formations des EPN ?

EB : " Nous avons la volonté de faire évoluer le label pour y inclure la notion de qualité. Le réseau des EPN évolue à différentes vitesses. Certains sont ultra dynamiques, d'autres plus statiques. Nous avons pour ambition, via de futurs appels à projets, de distinguer les centres qui s'investissent fortement dans la dynamique locale, qui portent des projets ambitieux d'animation numérique de leur territoire et multiplient les partenariats "

Propos recueillis par Jean-Luc MANISE



Ailleurs

23

Par Daniel ADAM - Compagnie Maritime
<http://www.laciemaritime.be/>



Pour ce trimestre, la Compagnie Maritime vous propose une histoire qui se termine mal. L'histoire d'une entreprise reconnue aux quatre coins du monde, Royal Boch, et qu'un entrepreneur-démolisseur a anéanti en quelques mois. Une belle image du capitalisme régional qui se fout de tout. Mais si l'usine est démolie et le "patron" plus riche, les travailleurs, aujourd'hui au chômage, résistent, malgré tout, et jouent dans un spectacle qui dénonce, explique, un spectacle où l'on rit aussi. Un spectacle qui donne l'envie de ne pas laisser tomber les bras, et même, de lever le poing.

Royal Boch, la dernière défaillance

L'histoire du projet

Depuis **1841**, la faïencerie belge Royal Boch fournit aux quatre coins du monde de la vaisselle pour chaque jour et les grandes occasions. Depuis avril 2011, la faïencerie, restructurée à plusieurs reprises depuis les années 70, brisée morceau par morceau, se désintègre au cœur de la ville, laissant autant de plaies ouvertes. Que deviendra la ville sans son cœur ? Les travailleurs, laissés pour compte, floués par un démolisseur, ont décidé de raconter leurs luttes, leurs espoirs déçus, leur quotidien. Il s'agira d'un spectacle qui sera, on s'en doute, bourré d'émotion et de rêve, de bagarre et de rire. Depuis le début de l'occupation de l'usine, en février 2009, la Compagnie Maritime (théâtre action) est aux côtés des travailleurs. La création (1, 2 et 4 mars 2012) en est le prolongement.

Pendant l'occupation, qui aura duré plus de quatre mois, un livre a été publié "**Usine occupée**", qui présente les photographies de Véronique Vercheval, ainsi que des textes de Daniel Adam. Il s'agissait de rendre compte aux habitants de ce qui se passait à l'intérieur de l'usine, derrière les palissades. Plus de 1.500 exemplaires furent acquis par la population, ce qui prouve, si besoin est, l'intérêt du public pour "leur" faïencerie.

Le spectacle aura été préparé pendant un an. Bien sûr, ce ne sont pas des comédiens professionnels qui joueront devant vous, ce seront des faïenciers. En Belgique, des comédiens professionnels, il y en a des centaines. Des faïenciers au travail, il n'y en a plus.

Le spectacle

Maintenant que l'occupation a été votée, il faut s'organiser. Et nous ne sommes plus que 46. Avant, nous étions 1.600 ! Alors vient le temps des nuits de garde et des journées longues au cours desquelles on se raconte. Je me souviens, de ma première journée à l'usine, j'avais 14 ans. Et 40 ans plus tard, je suis toujours là... Mais occuper une usine grande comme un paquebot, on arrête jamais, et on a gardé l'outil en état. On était prêt à retravailler le lendemain. Et on en produisait de la vaisselle, avant. Des kilomètres de piles de vaisselle. Faut dire, on était une famille, une grande famille, et ce qu'on produisait partait jusqu'en Amérique ! Et maintenant, notre savoir faire, il va aller où ? En Chine ? Mais bon, on a été soutenu; presse, spectacles, jeunes, tout le monde est passé. Quand on travaillait, il n'y avait jamais personne mais maintenant qu'on occupe, il y a plein de monde; allez comprendre ! Et puis il y a eu un repreneur, et on y a cru, et pas rien qu'un peu. On se méfiait, à force. Quatre faillites, ça aiguise l'analyse. Ah, si la ville avait voulu, Royal Boch aurait continué à être au centre de la ville, son cœur, son poumon, son âme même. Mais face à un centre commercial, ça ne fait pas le poids. Enfin bref, aidé des pouvoirs publics, Royal Boch a été repris par un nouveau patron. Et alors ? Et alors, on ne va pas tout vous dire. Venez à l'usine, qu'on vous raconte...

Le texte du spectacle sera édité aux **Editions du Cerisier**. Sortie le 1er mars 2012

Pourquoi un atelier théâtre avec des ouvriers ?

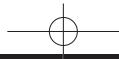
"Des usines qui ferment et des ouvriers flanqués au chômage, il y en a partout. Mais voilà, Royal Boch c'est à La Louvière, au cœur de la ville, c'est là que nous sommes en résidence depuis plusieurs années, et ce sont des gens qui fabriquent chaque pièce de leur main, depuis cent soixante-huit ans. Ce sont des artisans, comme nous. Et nous fabriquons des pièces, comme eux".

Aujourd'hui en 2012

Pendant les deux années qui ont suivi l'occupation, le travail à temps très partiel a repris, bercé par les illusions d'un avenir prometteur. On sait aujourd'hui que tout cela n'était que du vent. Pour nous, les contacts sont restés forts avec ces travailleurs. Aussi, plus leur usine était démolie, plus l'envie de raconter se faisait sentir chez certains, plus l'envie de dire la colère était présente. Il fallait un espace où dire, maintenant que les murs de l'usine sont tombés, pour que tous entendent cette histoire, avant qu'elle ne soit recouverte par les mensonges et l'oubli. On ne peut pas imaginer La Louvière sans ses travailleurs, ceux qui ont porté si loin les estampilles royales aux quatre coins du monde.

Premières représentations à La Louvière, Palace : 1, 2 et 4 mars 2012 et Maison des Métallos à Paris le 9 mars.

Partenaires : Présence et Action Culturelles, Arsenic, Espace Dragone, Le Centre Culturel régional du Centre, La Louvière Métropole culture 2012, Direction générale des Affaires culturelles du Hainaut, Fédération Wallonie Bruxelles - Arts de la scène, le Ministre Président de la Fédération Wallonie Bruxelles, Service Art & Vie, Bibliothèque provinciale, le Centre de la Faïence Keramis...



Coordination : Claire FREDERIC
Comité de rédaction : Claire FREDERIC, Jean-Luc MANISE, Morfula TENECETZIS
Comité d'écriture : Jean-Luc MANISE, Eric VERMEERSCH, Claire FREDERIC, Pol-Henri CONTENT
Extérieur : Daniel ADAM, Aline DHAVRE
Conception graphique et mise en page : Anouk GRANDJEAN
Impression : Imp. Delferrière NIVELLES - Tiré à 14.650 ex.
Editeur responsable : Serge NOEL rue de Charleroi, 47 - 1400 NIVELLES

Ont collaboré à ce numéro : Bénédicte VANDENHAUTE, Ivan TADIC , Nicole BALLAS

Illustrations tirées d'anciens "Soir illustré" + Eric VERMEERSCH

